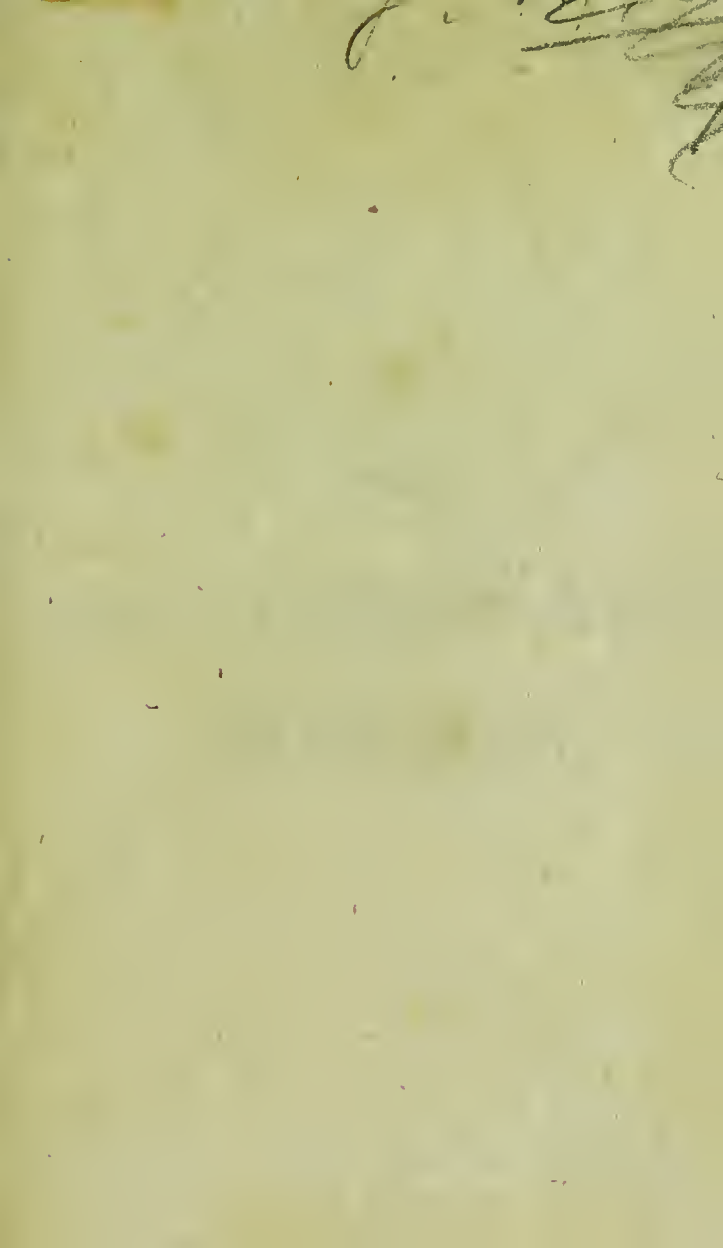




ESSAI

SUR LA FIÈVRE JAUNE

D'AMÉRIQUE.

IMPRIMERIE DE J. TASTU,
RUE DE VAUGIRARD, N° 36.

ESSAI
SUR LA FIÈVRE JAUNE
D'AMÉRIQUE,

OU CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES, LES SYMPTÔMES, LA NATURE ET LE TRAITEMENT DE CETTE MALADIE, AVEC L'HISTOIRE DE L'ÉPIDÉMIE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS EN 1822, ET LE RÉSULTAT DE NOUVELLES RECHERCHES D'ANATOMIE PATHOLOGIQUE, ENTREPRISES POUR EN DÉTERMINER LE SIÉGE.

PAR P.-F. THOMAS,

Ex-chirurgien entretenu de la marine française, Secrétaire général de la Société médicale de la Nouvelle-Orléans, l'un des médecins de l'hôpital de Charité de la même ville, membre honoraire de la Société médicale de New-York, et correspondant de la Société de médecine de Bordeaux.

PRÉCÉDÉ

DE CONSIDÉRATIONS HYGIÉNIQUES
SUR LA NOUVELLE-ORLÉANS,

PAR J.-M. PICORNELL,

Membre de la Société médicale de Paris, de la Société patriotique de Madrid, de la Société médicale de la Nouvelle-Orléans, etc., etc.

A LA NOUVELLE-ORLÉANS;
ET A PARIS,

CHEZ BAILLIÈRE, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, N° 14.

1823.



A MONSIEUR

FÉLIX PASCALIS, D. M.

Censeur de la société médicale de l'état de New-York, associé étranger et correspondant de la société de la faculté de médecine de Paris, des sociétés de médecine de Bordeaux, Marseille, la Nouvelle-Orléans, etc.

Monsieur et très-respectable confrère,

En vous dédiant ce faible travail, je désire à la fois vous donner une preuve publique de la haute estime que vous m'avez inspirée, et le soumettre à vos lumières, afin de relever si cela est nécessaire, dans un autre ouvrage, les erreurs qui pourraient s'être glissées dans celui-ci.

Qui mieux que vous en effet, Monsieur et très-respectable confrère, est capable de porter un jugement certain sur la fièvre jaune! Habitant depuis nombre d'années les pays où elle exerce annuellement ses ravages, observateur profond et impartial, auteur de plusieurs écrits très-estimés sur cette maladie dévastatrice, vous réunissez au plus haut degré tout ce qu'il faut pour

juger sainement cette importante matièrc ; aussi quelle que soit à mon égard la rigueur de votre arrêt, convaincu d'avance qu'il sera basé sur la justice et appuyé de preuves irréfragables, je m'y soumets sans murmurer, et ne vous en conserverai pas moins de reconnaissance.

P.-F. THOMAS.

PRÉFACE.

En entreprenant cet essai, je ne me suis pas dissimulé combien il était téméraire d'écrire sur un sujet qui a déjà exercé la plume de tant de médecins célèbres, parmi lesquels il suffit de citer les Lind, les Devèze, les Rush, les Mitchill, les Miller, les Félix Pascalis, les Valentin, les Dalmas, etc., etc. Mais j'ai pensé, qu'ayant quelques idées particulières sur cette maladie, encore loin d'être bien connue, il était de mon devoir de les soumettre aux médecins éclairés, afin qu'elles soient rectifiées, si elles sont démontrées fausses, ou qu'elles servent à l'utilité publique, si leur justesse est reconnue.

Arrivé, en octobre 1818, à la Nouvelle-Orléans, où j'ai constamment résidé depuis, j'ai observé en entier l'épidémie

meurtrière de 1819, dont je faillis être la victime, celles de 1820 et de 1822. J'avais déjà vu plusieurs cas de Fièvre Jaune pendant le printemps et l'été de 1818, à la Martinique, où je suivis, près de deux mois, la clinique de M. le docteur Lefort, médecin en chef de l'hôpital du Fort-Royal, et praticien d'un mérite distingué. Là, comme ici, cette maladie m'a présenté constamment des lésions analogues à l'ouverture des cadavres, et surtout l'inflammation plus ou moins prononcée de la membrane muqueuse de l'estomac, à quelque époque de la maladie que le sujet eût succombé.

Cet essai est d'ailleurs principalement destiné aux médecins qui viendront exercer à la Nouvelle-Orléans; c'est dans ce but que je l'ai fait précéder de considérations hygiéniques dont M. le docteur Picornell est l'auteur. Ce médecin espagnol, aussi savant que bon observateur, a demeuré ici plusieurs an-

nées ; il était membre de la Société médicale. En partant pour l'île de Cuba, où il est encore maintenant, il me fit présent de son manuscrit, et je crois témoigner à mes lecteurs le vif désir que j'éprouve de leur être agréable, en le joignant à mon travail.

Ces considérations ont de plus l'avantage de donner la topographie de la Nouvelle-Orléans, beaucoup mieux que je n'aurais pu le faire; elles renferment sur cette ville et ses environs une infinité de détails utiles aux médecins, et propres à les éclairer sur les causes de l'insalubrité de ce pays. Quoique je regarde la Fièvre Jaune comme n'étant contagieuse dans aucun cas, je ne consacrerai point d'article particulier à la démonstration de cette vérité, aujourd'hui presque universellement reconnue par les médecins qui ont observé plusieurs épidémies. Je renvoye pour cet objet aux ouvrages de MM. Devèze, Louis Valentin et Tomas-

sini, et au rapport de la Société médicale de la Nouvelle-Orléans sur l'épidémie de 1819. J'espère aussi que la description des causes et des symptômes de cette maladie prouvera évidemment, à tous ceux qui liront cet ouvrage avec attention, qu'elle est toujours inhérente aux lieux où elle se développe, et que l'air en est constamment le véhicule.

Je diviserai cet ouvrage en quatre parties principales : la première contiendra, comme je l'ai annoncé, les *Considérations hygiéniques sur la Nouvelle-Orléans et ses environs*, par M. Picornell (1) ; la seconde traitera des *Causes de la fièvre jaune* ; la troisième comprendra *les Symptômes, le développement, les terminaisons et le traitement général de cette maladie* ; et la qua-

---

(1) Les notes que j'ai cru devoir ajouter à ces considérations, sont signées des lettres initiales de mes noms, afin de les distinguer de celles de l'auteur.

trième, enfin, donnera la *Description de l'épidémie de* 1822, à laquelle seront jointes quelques observations particulières, et le résultat des ouvertures de cadavres que j'ai faites pendant la durée de cette épidémie.

ESSAI

SUR

LA FIÈVRE JAUNE

D'AMÉRIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

Considérations hygiéniques sur la Nouvelle-Orléans et ses environs.

Du moment que je me suis fixé dans cette ville pour y exercer ma profession, j'ai cru de mon devoir d'en étudier avant tout la topographie médicale. Docile au précepte de l'immortel Hippocrate, j'ai observé le climat, l'air, les eaux, la situation des lieux et leur influence sur la santé des habitans, comme étant l'unique voie qui pût me faire reconnaître les causes des maladies endé-

miques, et trouver les moyens de les prévenir et d'y remédier autant qu'il était possible.

Si le résultat de mes observations est utile, ce sera pour avoir su appliquer à cette contrée les remarques importantes que tant de savans ont faites dans des situations semblables, avec l'intention de rendre leur pays plus salubre. Il ne s'agit que de marcher sur leurs traces, et de se laisser guider par les écrits qui ont été publiés depuis quelques années, dans presque tous les États où les sciences sont honorées.

En effet, après tant d'excellens ouvrages, tout ce qu'on peut faire de mieux, c'est de porter une critique judicieuse sur les causes de l'insalubrité qui afflige cette ville, et, recueillant les opinions des meilleurs auteurs, indiquer les moyens les plus efficaces d'y remédier. Pour atteindre ce but, j'ai consulté les écrivains les plus estimés, tels que Lind, Lancisi, Hallé, etc., etc.

En citant ces hommes distingués, je leur rends un hommage bien mérité, et j'évite une multitude de citations dont cet ouvrage serait surchargé. Cet aveu indique assez que

je suis moins occupé d'acquérir de la célébrité, que de satisfaire le vif désir que j'éprouve de secourir l'humanité souffrante.

Les mesures que je propose sont grandes et coûteuses; néanmoins le but auquel je vise est d'une telle importance, qu'il m'est permis d'espérer que je n'aurai pas élevé en vain la voix, sur un objet qui intéresse de si près la prospérité de ce pays. Je m'adresse au gouvernement, au maire et au conseil de cette ville, aux administrations des églises et des hôpitaux, persuadé que, pénétrés enfin de nos calamités, ils sentiront qu'avec des soins éclairés et de la persévérance, il n'est point d'obstacles que les hommes animés de l'amour du bien public ne puissent surmonter.

Les tremblemens de terre, les inondations, sont de grands fléaux sans doute, mais ils sont accidentels et passagers. Il en est un plus meurtrier et plus dépopulateur encore; je veux parler des terribles effets des marais. Ce fléau est permanent, et multiplie chaque année le nombre des victimes. Je ne pense pas que les devoirs du médecin se bornent à traiter les maladies; tâcher de les prévenir est pour lui la première et la

plus importante de ses obligations. C'est le désir de remplir les miennes qui m'a déterminé à éerire ees observations.

Ayant à traiter principalement, dans eet aperçu, d'exhalaisons, de vapeurs, d'émanations et de miasmes, qui attaquent la santé de l'homme par le moyen de l'air atmosphérique, j'entrerai d'abord dans quelques eonsidérations générales sur ce fluide.

On donne le nom d'*air atmosphérique* à la masse de fluide élastique et invisible par sa transparenee, dans lequel nous vivons, et qui environne la terre jusqu'à une hauteur qu'on n'est pas parvenu à déterminer. Les aneiens le regardaient eomme un eorps simple, et l'avaient plaeé au nombre des élémens. Les chimistes modernes ont détruit cette opinion, en prouvant qu'il est composé, dans sa plus grande pureté, de 0, 21 de gaz oxigène, de 0, 73 de gaz azote, et d'environ 0, 01 de gaz aeide earbonique. Indépendamment de ees trois prineipes, l'air contient généralement par pouce eube, d'après Saussure, un soixante-septième d'eau qui y est mêlée à l'état de vapeur. C'est dans ees proportions que l'air atmosphérique se

trouve à l'état le plus parfait de respirabilité. C'est alors qu'il est le plus propre à l'entretien de la santé. Mais lorsqu'il perd de son oxigène, ou lorsque la quantité de gaz azote augmente de beaucoup, ou enfin lorsque l'air, quoiqu'il contienne la proportion convenable de gaz oxigène, renferme d'autres substances impropres à la respiration, qui empêchent l'action de ce gaz; alors l'air atmosphérique se vicie, et devient la source et le propagateur des maladies les plus funestes.

Si la chimie examine toutes les propriétés et les conditions de l'air atmosphérique, et en tire des résultats heureux; la médecine le considère sous d'autres rapports.

Après avoir observé les effets de l'air pur sur l'économie animale, la médecine étudie ceux qu'il produit quand il éprouve des variations dans les principes qui le composent; ceux de sa température chaude, froide, humide, sèche; ceux de son passage gradué à ces différens états, ainsi que de ses fréquens et brusques changemens. La médecine ne s'arrête pas là; elle observe très-attentivement, non-seulement les effets nui-

sibles de l'air quand il est chargé des effluves ou émanations qui s'élèvent des terrains marécageux, mais aussi quand il est imprégné des miasmes qui s'exhalent des corps sains dans les grandes réunions, comme dans les prisons, casernes, campemens, églises, théâtres, bals, etc.; des corps malades dans les hôpitaux et maisons particulières; des corps morts et en putréfaction dans les rues, dans les cimetières, dans les voieries, etc., etc. Après avoir bien observé ces effets, les organes qui s'en trouvent lésés, et enfin la nature et la marche de la maladie qui en est le résultat, elle cherche les moyens d'y remédier. Pour parvenir à ce but, elle procède à l'ouverture des cadavres, observe, médite, combine, essaie, recommence, et lorsque enfin tant d'observations lui ont montré l'utilité des moyens, elle prescrit aux malades les remèdes le mieux appropriés au traitement convenable, indique aux peuples les règles d'hygiène les plus utiles pour prévenir les maladies, en s'adressant d'abord aux chefs de l'administration publique.

C'est sous plusieurs de ces différens rapports que je vais examiner cette ville et ses

environs. Il ne faut pas s'attendre néanmoins à trouver dans cet écrit les moyens curatifs ; j'en parlerai peu, les réservant pour mon Traité sur la Fièvre Jaune, dans lequel je présenterai tout ce que la médecine possède sur cette terrible maladie. Ici je ne ferai mention que des moyens prophylactiques, me bornant à montrer la cause du mal, et à indiquer les mesures indispensables pour assainir un pays si funeste à ses habitans et plus encore aux étrangers, trop heureux si cet examen produit un effet aussi désirable (*a*).

La ville de la Nouvelle-Orléans, dont la population s'élève à plus de trente mille ames, est située sur la rive gauche du Mississipi, sous les 29° 57' de latitude N., et

(*a*) Je regrette bien vivement que le respectable docteur Picornell, dont je m'honore d'être l'ami, n'ait pas tenu jusqu'à présent la promesse qu'il fait dans cet écrit, de publier un Traité de la Fièvre Jaune; mais je n'espère plus guère qu'il nous en gratifie, eu égard à sa retraite dans l'île de Cuba, et à son âge avancé. Si je n'avais pas cette idée, je ne me serais point permis de publier mon Essai, parce que je sais qu'il joint à ma manière de penser sur cette maladie, beaucoup d'érudition et le talent d'écrire avec autant de précision que de clarté. P.-F. TH.

10° 44' de longitude O. (méridien de Washington). Elle s'accroît rapidement, et compte déjà quelques beaux édifices. Quand on considère que la conservation de l'air dans toute sa pureté est la condition la plus importante pour le maintien de la santé, on se demande comment des hommes, dans l'état de civilisation où nous sommes parvenus, peuvent par intérêt ou par insouciance négliger les moyens de le conserver tel ; cependant, et il faut en convenir, c'est l'objet qui occupe le moins.

Ainsi dans nos rues, dont la largeur est assez convenable, la propreté est négligée; on y voit des matières animales et végétales en putréfaction. Ces matières, ainsi que celles qui sont arrêtées sous les ponts qui traversent les rues, et les bois pourris de beaucoup de banquettes, produisent au printemps, en été et pendant une partie de l'automne, des exhalaisons très-dangereuses; ajoutons à cela que trop souvent on jette sur le milieu même des rues toutes sortes d'immondices qui se mêlent avec la boue (*a*).

(*a*) Ces considérations furent écrites à la fin de 1819;

Dans les temps de sécheresse, sur des rues non pavées, on voit s'établir une poussière qui, n'étant pas assez comprimée par l'arrosement, devient incommode et nuisible; les maux de gorge et d'yeux en sont souvent les moindres effets. Mais c'est surtout après une pluie légère qu'on sent bientôt les effluves impurs qui s'exhalent de cette terre mélangée de nos rues. Ce sont les pluies qui forment ensuite ces petites mares infectes que chacun voit, et qu'on voit sans réflexion; ces ornières profondes, dont la boue croupissante est sans cesse repétrie par le passage des voitures, et qui deviennent autant de foyers de maladies.

On sait que les maladies épidémiques ont de tout temps été plus fréquentes dans les

---

depuis ce temps, de très-nombreuses améliorations pour la salubrité de la ville, ont été opérées : les rues sont tenues beaucoup plus propres, par l'effet du zèle toujours croissant de notre maire, M. J. Roffignac. On a commencé à les paver, malgré les difficultés sans nombre qui devaient nécessairement se rencontrer dans un pays où on ne trouve pas une pierre; la pompe à feu va bientôt donner de l'eau dans les ruisseaux des rues, etc. P.-F. TH.

10° 44' de longitude O. (méridien de Washington). Elle s'accroît rapidement, et compte déjà quelques beaux édifices. Quand on considère que la conservation de l'air dans toute sa pureté est la condition la plus importante pour le maintien de la santé, on se demande comment des hommes, dans l'état de civilisation où nous sommes parvenus, peuvent par intérêt ou par insouciance négliger les moyens de le conserver tel; cependant, et il faut en convenir, c'est l'objet qui occupe le moins.

Ainsi dans nos rues, dont la largeur est assez convenable, la propreté est négligée; on y voit des matières animales et végétales en putréfaction. Ces matières, ainsi que celles qui sont arrêtées sous les ponts qui traversent les rues, et les bois pourris de beaucoup de banquettes, produisent au printemps, en été et pendant une partie de l'automne, des exhalaisons très-dangereuses; ajoutons à cela que trop souvent on jette sur le milieu même des rues toutes sortes d'immondices qui se mêlent avec la boue (*a*).

(*a*) Ces considérations furent écrites à la fin de 1819;

Dans les temps de sécheresse, sur des rues non pavées, on voit s'établir une poussière qui, n'étant pas assez comprimée par l'arrosement, devient incommode et nuisible; les maux de gorge et d'yeux en sont souvent les moindres effets. Mais c'est surtout après une pluie légère qu'on sent bientôt les effluves impurs qui s'exhalent de cette terre mélangée de nos rues. Ce sont les pluies qui forment ensuite ces petites mares infectes que chacun voit, et qu'on voit sans réflexion ; ces ornières profondes , dont la boue croupissante est sans cesse repétrie par le passage des voitures , et qui deviennent autant de foyers de maladies.

On sait que les maladies épidémiques ont de tout temps été plus fréquentes dans les

---

depuis ce temps, de très-nombreuses améliorations pour la salubrité de la ville, ont été opérées : les rues sont tenues beaucoup plus propres, par l'effet du zèle toujours croissant de notre maire, M. J. Roffignac. On a commencé à les paver, malgré les difficultés sans nombre qui devaient nécessairement se rencontrer dans un pays où on ne trouve pas une pierre ; la pompe à feu va bientôt donner de l'eau dans les ruisseaux des rues, etc. P.-F. Th.

gnans, ne peuvent sortir que peu à peu par l'unique ouverture qu'ils ont, et circulent lentement dans ces cours, infectent les maisons et le voisinage, attaquent les meubles et l'argenterie, et fixent partout la demeure permanente de la mort. Le mélange des matières stercorales avec des substances étrangères, telles que les débris de végétaux, d'animaux, les eaux de lessive, de savon, etc., augmente le danger. Trouve-t-on un rat mort? on le jette dans les latrines! Ces matières infectes, dans leur état gazeux et liquide, s'exhalent au loin et filtrent dans les puits. Je dois attester avoir vu en été les eaux croupissantes de quelques-uns de ces puits, dans un état de fermentation telle qu'il s'en élevait des gaz très-malfaisans (*a*).

S'agit-il de vider ces fosses, on le fait sans précaution; cependant c'est au long séjour de ces matières qu'est dû principalement leur méphitisme. Il est vrai que le gaz

---

(*a*) Il y a maintenant peu de latrines creusées sous terre; pour la plupart, on se sert de grands *bidons*, qu'on va vider au fleuve lorsqu'ils sont remplis.

P.-F. TH.

hydrosulfure d'ammoniaque qui existe dans toutes les fosses, n'y est pas toujours en assez grande quantité pour les méphitiser; néanmoins, ce gaz respiré, même en petite quantité, peut produire des accidens graves. Les principes qui constituent les matières fécales, réagissant les uns sur les autres et sur l'air extérieur, peuvent donner lieu au dégagement de gaz délétères, comme le prouvent tant de cas d'asphyxie et de mort, arrivés au moment des vidanges. MM. Dupuytren et Barruel, dans leurs curieuses recherches sur le méphitisme, en ont très-bien distingué deux espèces; l'une, la plus commune, la plus terrible, produite par l'hydrosulfure d'ammoniaque; l'autre, véritable asphyxie par défaut d'air respirable, causée par la respiration du gaz azote. Dans le premier cas, les corps en combustion brûlent fort bien dans la fosse; une irritation vive frappe les yeux et saisit la gorge, les accidens sont subits; dans le second, les corps enflammés s'éteignent dans la fosse, la poitrine est oppressée, la respiration devient progressivement plus lente, plus difficile. Ces deux sortes de méphitisme exigent

deux procédés distincts, tant pour le traitement que pour la désinfection des fosses; par conséquent l'examen et la direction d'un objet si intéressant ne peut et ne doit être confié qu'à un médecin chimiste. Enfin, cet objet est si important que, dans tous les pays policés, la construction des latrines, leur dimension, la pierre qu'on doit employer pour la fosse et les gros murs, leur vidange, sont sous l'inspection de la police, et soumis à des règlemens sévères.

A différentes époques on a cherché les moyens de construire des latrines inodores, mais tous les essais faits jusque dernièrement présentaient de grands inconvéniens. Il était réservé au savant d'Arcet d'atteindre le but avec toute la perfection possible. C'est le plan de ce grand homme, à qui la médecine doit aussi le perfectionnement des procédés fumigatoires dans le traitement des maladies de la peau, que je recommande aux directeurs de l'hôpital et au conseil de ville, pour éclairer leur surveillance sur les nouvelles constructions des maisons, des théâtres, bourses, etc. Il serait à désirer en conséquence qu'on établît quelques latrines

publiques sur différens points de la ville : les motifs de cette amélioration sont trop évidens maintenant pour qu'il soit nécessaire d'en dire davantage (1).

Une autre faute aussi très-grave est celle

---

(1) « Les avantages qui résulteront de l'établissement du proeédé de M. d'Arcet, dans les latrines, sont très-nombreux · 1°. Les maisons ne seront plus infectées d'odeurs désagréables qui en rendent l'habitation pénible. 2°. Des émanations de gaz délétères n'auront plus lieu au milieu des appartemens, et ne eompromettront plus la santé des individus qui les habitent. 3° Ces améliorations permettront de les plaeer dans les appartemens mêmes, ayant soin, au moyen de vagistas, d'établir un eourant d'air suffisant. 4°. Ce eourant d'air eontinuel empêehera le méphitisme des fosses d'aisanee, ôtera le danger qui résulte souvent de leur vidange, et empêehera l'asphyxie qui a lieu de temps en temps dans la elasse utile des ouvriers qui s'oeeupent de ees pénibles et dégoûtans travaux. 5°. Dans les établissemens publies, eomme les hôpitaux, on pourra les tenir plus à la portée des malades, puisque leur *inodorance* n'affeetera plus les malades voisins. 6°. Cette même *inodorance* permettra de les multiplier dans les lieux publies, sans erainte d'ineommoder les maisons voisines : ee qui eontribuera à la propreté des rues » (*Dictionnaire des Sciences Médicales*, tom. 27, art. *Latrines*, pag. 301.)

d'habiter trop tôt les maisons nouvellement bâties; sans parler des autres inconvéniens, je citerai le plus funeste, c'est que la chaux humide absorbe une partie du gaz oxigène. Nous avons connu des vieillards qui avaient beaucoup de répugnance à habiter ces maisons, s'étant imaginé que cela portait malheur aux vieillards seulement, parce qu'ils avaient vu mourir plusieurs de leurs contemporains qui avaient commis cette imprudence. Ce qui porte malheur c'est l'ignorance! Ils ne savaient pas qu'il n'y a plus aucun danger lorsque l'humidité de la chaux a disparu, et que l'absorption de l'oxigène n'a plus lieu.

Le séjour dans les appartemens nouvellement blanchis peut occasioner, non-seulement de légères indispositions, mais très-souvent des accidens graves. Autrefois on attribuait le danger aux exhalaisons de la chaux vive; mais depuis que l'on sait que la chaux humide sépare l'oxigène de l'air, ce phénomène s'explique facilement, en raison du gaz azote qui reste. Il n'y a que peu de jours que nous fûmes appelés pour donner nos soins à une dame gravement ma-

lade par les effets du blanchiment de sa maison. La peinture fraîche n'est pas moins dangereuse; il n'y a personne qui ne se ressente de ses mauvais effets.

La ville est très-humide en raison de sa situation basse, d'un sol peu incliné, et de la grande quantité d'eaux stagnantes qu'on voit dans les faubourgs et lieux adjacens. Effectivement, elle est entourée de mares, de fossés, de mille canaux obstrués, de lacs, etc., qui retiennent les eaux sur le terrain, parce que le sol est presque partout composé d'argile et de débris plus ou moins altérés de végétaux. Les eaux, provenant presque toutes des pluies, n'ont pas d'écoulement; s'il y a des canaux, ils sont obstrués ou mal dirigés. Elles sont retenues sur un sol argileux qui s'oppose à l'infiltration, et n'ont d'autre issue que l'évaporation par l'action de l'air et du calorique. De-là les brumes et les brouillards épais, au lever et au coucher du soleil, répandant une odeur particulière et désagréable : effet des émanations marécageuses. Tous ces terrains, tous ces marais qui nous entourent, où la fange est souvent détrempée par les pluies,

nourrissent une multitude de plantes, donnent naissance aux insectes; lorsque la sécheresse commence, ces plantes et une multitude d'animaux meurent; la décomposition se manifeste, et il s'échappe de ces lieux des vapeurs fétides qui répandent au loin les maladies et la mort.

Il serait difficile de croire au degré d'apathie de nos concitoyens, si nous n'en étions pas les témoins. Parcourons le bord du fleuve. Depuis le faubourg Sainte-Marie jusqu'à celui de Marigny inclusivement, nous voyons chaque jour, non-seulement des matières végétales et animales en putréfaction, mais aussi des chalands contenant les restes avariés de leurs cargaisons, abandonnés par leurs propriétaires. Je conviens que la police mérite d'être censurée pour une telle négligence, mais les propriétaires de ces cargaisons ne sont pas, pour cette raison, moins condamnables, puisqu'ils pourraient à très-peu de frais, faire nettoyer ces embarcations. Cette absence d'humanité à l'égard d'une ville où l'on est venu pour ses affaires et où on les fait souvent fort bonnes, a quelque chose d'odieux. L'odeur est quel-

quefois si infecte, qu'on ne peut approcher de ces lieux sans courir de grands dangers (*a*). Plus loin ce sont des pelleteries, des cuirs mouillés en putréfaction.

Pourquoi la ville est-elle le seul point de la contrée où siége presqu'annuellement la maladie qui la dépeuple? C'est parce que SEULE, elle contient une quantité considérable de matières corrompues; c'est ainsi que ces matières animales et végétales, ces cuirs, ces pelleteries, ces provisions, toutes en putréfaction, donnent lieu aux fièvres les plus graves, et même à la Fièvre Jaune (1).

(*a*) Maintenant nous ne voyons plus ces chalands infects dont parle le docteur Picornell, échoués ou amarrés devant la ville; la police oblige à les placer à une certaine distance; mais on continue à jeter dans le fleuve, vis-à-vis le centre de la ville, les animaux morts, les matières fécales provenant des latrines, etc.; et l'eau du fleuve est généralement la seule que boivent les habitans! P.-F. TH.

(1) Dans un rapport fait au mois de janvier 1806, au gouverneur Lewis, par le docteur Ed. Miller, médecin résidant du port de New-York, ce médecin donne des preuves du développement de la Fièvre Jaune dans les vaisseaux où règnent la malpropreté,

Après le dégel, dans le haut pays, le Mississipi monte, envahit des terres et forme des marais. Il charrie des bois qui s'arrêtent de tous côtés. Ces bois en contact avec l'eau pendant plusieurs mois, s'altèrent; et laissés à sec lorsque le fleuve baisse, ils communiquent à l'air des émanations pernicieuses. La chaleur ayant provoqué l'évaporation de la plus grande partie des eaux des marais, le fond vaseux du terrain est laissé à découvert. Alors les plantes, les insectes et les poissons, laissés à sec, meurent, se décomposent, et, avec tous ces débris, il s'établit un foyer plus ou moins étendu de putréfaction, qui infecte l'air.

Il importe beaucoup aux habitans de ce

---

l'encombrement, le défaut de ventilation; où il y a des cuirs bruts, des provisions corrompues, etc., sans qu'on puisse les accuser de l'avoir apportée des pays étrangers. C'est pourquoi il est fortement recommandé par ce médecin, par le docteur Mitchell et par les médecins résidans des hôpitaux de quarantaines, de se hâter d'assainir les navires qui sont dans cet état, à leur arrivée dans les ports, par les moyens convenables. Les hommes et leurs vêtemens doivent être soumis aux mêmes procédés.

pays de savoir que le gaz qui s'exhale de ces marais est de l'hydrogène carboné, chargé, comme je l'ai dit, de vapeurs aqueuses et d'émanations de matières végétales et animales. Pendant l'été et une partie de l'automne, lorsque tant de végétaux se décomposent dans ces eaux croupissantes, que les insectes et les poissons meurent dans la vase, la putréfaction rapide de tous ces êtres organisés dégage une grande quantité de ces exhalaisons d'hydrogène carboné. Quelquefois les matières carboniques dont ce gaz est chargé sont en telle quantité, que l'on voit les feuilles de plusieurs plantes aquatiques couvertes d'une sorte de fuliginosité noirâtre, fétide, par le dépôt qu'y laissent les brouillards hydrogénés et les vapeurs exhalées de ces marécages. La surface de ces eaux stagnantes présente aussi des nuances irisées, et une pellicule qui n'est interrompue que par des bulles de gaz s'élevant de temps à autre du fond vaseux sur lequel ces eaux reposent. Une odeur fétide se répand à la ronde, et pour peu qu'on agite la boue de ces marais, il s'en exhale une infinité de bulles de gaz hydrogène, susceptible de

prendre feu avec une flamme bleuâtre. Combien de fois, en été, n'ai-je pas répété ees observations !

Jusqu'iei je me suis prineipalement oecupé des foyers maréeageux ; passons maintenant à l'examen d'autres miasmes putrides.

On voit déjà dans la ville des tanneries, des fabriques de ehandelle ; ees établissemens s'y multiplieront sans doute, si la police n'est autorisée à les reléguer au-dehors.

Parlerai-je des magasins qui contiennent des viandes et poissons salés, dont une partie est quelquefois en état de putréfaction ? Des volatiles, des ehiens, des ehats, des rats morts et même corrompus que l'on voit dans les rues, au bord du fleuve et dans les faubourgs ? Du gros bétail même en cet état dans les mares et autres lieux d'alentour ? Il suffit de signaler ces objets aussi dégoûtans que nuisibles.

Plusieurs boueheries sont situées sur la rive opposée du fleuve, mais le vent d'est nous apporte leurs exhalaisons. Si l'on traverse le fleuve, l'odeur infeete qui s'exhale des débris des animaux tués, jetés au rebut,

et des autres immondices que contiennent ces emplacemens, nous avertissent du danger. Autant les particules odorantes des chairs fraîches sont salutaires, comme le prouve la bonne santé de ceux qui résident dans les boucheries, autant sont nuisibles les effluves putrides des tueries, lorsque la propreté y est négligée. Ce danger ne sera éloigné que lorsque les tueries seront pavées en pierre, qu'elles auront des conduits dirigés vers le fleuve, et qu'elles seront lavées et bien débarrassées du sang répandu.

Un autre objet qui mérite la plus sérieuse attention, est un cimetière situé presque dans la ville, et en outre trop petit pour la population, plus petit encore si l'on considère les ravages affreux qu'il cause lui-même.

Dans tous les temps et chez toutes les nations, le lieu destiné à recevoir les restes humains, a été choisi, soigné et embelli. Ce qu'on voit de pénible et de dégoûtant dans celui de cette ville étouffe les sentimens de piété et de respect qui nous y conduisent. Quoi de plus pénible et de plus désagréable en effet que d'entrer dans ce cimetière,

après avoir marché dans la boue, et de porter la vue sur tant d'objets désordonnés et confus ? Le cortége funèbre est forcé de se diviser et de faire de grands détours pour arriver à l'endroit où l'inhumation doit être faite ! Là on voit une fosse pleine d'une eau bourbeuse, au milieu de laquelle on brise le cercueil à coups de pelle pour le faire couler à fond : quel spectacle pour des parens tendres et religieux ! La multitude des tombeaux, parmi lesquels ceux qui sont en pleine terre sont placés sans ordre et construits à la hâte, n'ont que douze pouces d'épaisseur aux côtés, et quatre seulement à la tête et aux pieds s'il n'y a qu'un cercueil ; lorsqu'il y en a deux ou plus, ces tristes réduits ne sont séparés que par une cloison de quatre pouces ; de sorte que Pierre ayant été inhumé un tel jour, un, deux ou trois mois après on place Paul à côté. Les malheureux habitans de ce pays ne savent pas que les miasmes du cadavre voisin ont pénétré dans le réduit qu'ils ont l'imprudence d'ouvrir, et que ces miasmes se répandant aussitôt dans l'air, sont éminemment nuisibles aux assistans : et de plus cette maçonnerie

est si mal faite, qu'avant la décomposition complète des cadavres, les murs commencent à se dégrader et à s'ouvrir, soit parce qu'ils sont établis sur un terrain mou, soit par l'effet des gelées, des chaleurs, des pluies, etc., autre issue pour ces miasmes si dangereux. Ce qu'on a peine à croire même en le voyant, c'est qu'on ait permis de construire tout auprès des maisons destinées à être habitées (*a*) !

Rendons à nos parens et à nos concitoyens les derniers témoignages du respect que nous imposent la nature et la religion; mais préservons ceux qui leur survivent des déplorables effets de la putréfaction des corps inhumés de cette manière; il est universellement reconnu, incontestablement démontré, que les miasmes dégagés des sépultures,

---

(*a*) Un autre cimetière vient d'être établi à une certaine distance de la ville; les morts ne seront bientôt plus inhumés dans celui dont parle ici le docteur Picornell; nous espérons en outre qu'on obviera à tous les inconvéniens qu'il reproche avec raison à celui dans lequel on enterre encore actuellement.

P.-F. Th.

peuvent causer et ont souvent causé des catastrophes épouvantables ; non-seulement ils donnent plus d'intensité aux maladies régnantes, mais encore ils enfantent des maladies contagieuses dont les ravages sont affreux. C'est donc avec raison qu'observant toutes les défectuosités du cimetière de cette ville, je présenterai aux magistrats et aux administrateurs des églises de tous les cultes, les principes sur lesquels doivent être basées les améliorations que l'humanité réclame si impérieusement.

Un autre objet non moins digne de nos réflexions, c'est l'hôpital, mal situé, mal organisé, mal desservi. Les administrateurs de cet établissement, reconnaissant les funestes effets de tant de vices, paraissent avoir résolu d'abord sa translation dans une meilleure situation, et ensuite de procéder à des réformes indispensables, en prenant pour guide les lumières que des écrivains distingués ont répandues sur l'établissement et l'administration des hôpitaux, selon les pays, la population, la situation des lieux, etc., etc. Je ne doute pas, connaissant le zèle dont ils sont animés, que le

plan qu'ils agréeront ne laissera rien à désirer (*a*).

Qu'il me soit permis d'exprimer les vœux que je forme pour qu'on y joigne une école d'instruction médicale, un institut clinique, que je crois absolument nécessaire, si nous voulons acquérir une connaissance plus étendue des maladies du pays, et de la méthode de traitement qu'elles exigent; école enfin qui seule peut nous donner, avec le temps, des praticiens instruits pour la ville, les campagnes et même les États adjacens.

Les bornes de cet écrit ne me permettent pas d'entrer dans de longs détails nécessaires pour faire sentir la nécessité de cet établissement; néanmoins je crois de mon devoir de présenter les considérations suivantes:

On sait aujourd'hui mieux que jamais de quelle importance il est de connaître les lésions organiques propres à chaque ma-

---

(*a*) Jusqu'à présent les administrateurs de l'hôpital n'ont opéré aucun changement favorable; il est toujours tel que le dit M. Picornell, qui loin d'exagérer les vices de cet établissement, n'en donne qu'une faible idée. P.-F. Th.

ladie, puisqu'il est démontré que sans cette connaissance on ne peut lui opposer le traitement le plus approprié. Malgré l'assentiment général donné à cette importante vérité, la plupart des ouvrages de médecine ne nous désignent point avec exactitude les organes lésés, et nous ne cherchons point à les découvrir par le moyen de l'anatomie pathologique : combien de malheurs ne sont-ils pas résultés de cette faute ?

Quand on cultive avec un goût sévère l'anatomie pathologique, et qu'on sait interroger les cadavres, alors seulement on sait rectifier les erreurs qu'on a pu commettre relativement au diagnostic, parce qu'alors seulement les lésions organiques trouvées après la mort, nous dévoilent la vérité, en nous découvrant la véritable nature de la maladie, et nous mettent à portée d'apprécier les symptômes que nous avons observés pendant la vie. Les avantages qui peuvent résulter de cette étude sont incalculables.

Mais ce n'est que dans un hôpital, que cette branche intéressante de la médecine peut être cultivée avec fruit : c'est là seulement qu'on pourra s'assurer de la nature de

chacune des maladies propres à ce pays ; et c'est du résultat de ces observations et de ceux de l'expérience que sortiront les armes victorieuses à l'aide desquelles on pourra combattre tant d'opinions erronées et tant de préjugés qui malheureusement se perpétuent parmi nous, sur la nature et le traitement d'une infinité de maladies, et particulièrement des fièvres.

Combien de citoyens n'aurait-on pas conservés à l'État! Combien de chefs de famille seraient encore parmi nous, si, par le moyen des ouvertures de cadavres, nous eussions pu constater la véritable nature des fièvres qui affligent ce pays!

Depuis quelques années, le professeur Broussais affirme que toutes les *fièvres essentielles*, *bilieuses*, *putrides*, *malignes*, *jaune* et autres, sont le résultat d'une *irritation* plus ou moins intense; qu'il a constamment trouvé, à l'ouverture des cadavres des personnes mortes à la suite de ces fièvres, les traces de la phlegmasie qui les alimentait, et que par conséquent la méthode antiphlogistique est l'unique remède qui leur convienne; qu'en considérant les signes avant-

coureurs de ces fièvres, comme un premier degré d'inflammation, et les traitant en conséquence, on a, dans beaucoup de cas, la satisfaction de voir guérir les malades en peu de jours, et quelquefois même en peu d'heures; que quand on est appelé après le développement complet du mouvement fébrile, si l'on emploie le traitement antiphlogistique, de manière à combattre la phlegmasie de la membrane muqueuse gastrique, on abrège la durée de l'affection morbide, on ménage les forces du malade, on rend les symptômes dits *putrides* et *malins* plus rares, et enfin on diminue considérablement la mortalité. Cet estimable auteur, qui a déjà si notablement contribué aux progrès de notre art, nous dit encore que, quelquefois par condescendance pour l'opinion prédominante, il lui était arrivé de substituer des toniques aux rafraîchissans, lorsque la prostration sympathique semblait les indiquer, au moins d'après l'avis des assistans, et que toujours il avait eu lieu de s'en repentir; que ce n'avait jamais été qu'en revenant à sa première méthode qu'il avait réussi à calmer les accidens, et à rétablir les forces défaillantes

Si cet éerivain était le seul qui eût recommandé eette méthode, nous pourrions douter de son efficaeité : mais lorsqu'elle est eonfirmée par les observations eontenues dans presque tous les écrits réeens, nous serions repréhensibles si elle ne fixait notre attention. Je pourrais eiter plusieurs autres auteurs du plus grand mérite, qui eertifient l'heureux sueeès de eette pratique; je me bornerai, quant à présent, à relater l'opinion de M. Chamberet.

Cet auteur, après avoir démontré que le vulgaire désigne, pour l'ordinaire, sous le nom de *mal d'estomac* (1), une foule de douleurs et d'affections diverses qui sont étrangères à ee viseère, énumère, sous six titres, les maux qui ont réellement leur siége dans le principal organe de la digestion, qui, en tout temps, ont été reconnus par les pathologistes, et qui ont fixé l'attention des médecins. « Toutefois, dit-il, on n'aurait qu'une idée fort ineomplète des maux de l'estomae, si l'on se bornait, eomme on l'a fait jusqu'à présent, à considérer comme

---

(1) *Dict. des Sciences Médicales.*

tels les différentes affections que nous venons d'indiquer; plusieurs autres maladies soit locales soit générales, mais surtout beaucoup d'affections de ce dernier caractère, qui étaient regardées comme primitives, avant que l'anatomie pathologique eût convenablement éclairé leur histoire, et qu'on n'avait jamais soupçonnées avoir le moindre rapport avec le principal organe de la digestion, lui appartiennent réellement. M. le professeur Pinel avait déjà entrevu, il est vrai, que la fièvre gastrique ou bilieuse tient à une irritation primitive de l'estomac; mais cette idée lumineuse était restée inféconde. Il était réservé à l'historien profond des phlegmasies chroniqués, de lui donner le plus haut degré de démonstration, et tout le développement dont elle est susceptible. M. Broussais a donc constaté que non-seulement l'embarras gastrique et la fièvre gastrique, mais encore les fièvres *adynamiques* ou *putrides*, *adynamico-ataxiques* ou *putrides-nerveuses*, *la Fièvre Jaune*, le *typhus* et autres prétendues maladies essentielles, dont on a fait long-temps des êtres particuliers, et que l'on regarde encore généralement com-

me autant d'entités pathologiques distinctes, étrangères à l'affection de l'estomac, ne sont que des collections plus ou moins arbitraires de symptômes qui dépendent de l'inflammation de la membrane interne de ce viscère, portée à différens degrés. Cette vérité importante, sur laquelle l'habile observateur que nous venons de citer a la gloire d'avoir le premier parmi nous fixé l'attention des médecins, ouvre un champ vaste aux recherches des pathologistes, et doit avoir une salutaire et prodigieuse influence sur les progrès futurs de la thérapeutique et sur la conservation des hommes. »

L'auteur procède ensuite à l'examen des effets que produit un léger degré d'irritation sur l'estomac, un plus intense, un très-violent, selon l'état plus ou moins grand de susceptibilité nerveuse individuelle; selon la température dominante, et surtout chaude; il décrit les symptômes des *embarras gastriques*, des *fièvres bilieuses*, *adynamiques*, *malignes*, etc., qui en sont le résultat, sans oublier celles qui sont l'effet des organes ou systèmes d'organes qui s'affectent

consécutivement au mal d'estomac, *le foie* et *le cerveau*, comme sont la *Fièvre Jaune* et le *typhus*.

« En un mot, continue-t-il, toutes ces fièvres prétendues essentielles, et plusieurs autres maladies qui s'y rapportent, ne sont évidemment autre chose que le mal d'estomac plus ou moins vivement ressenti ou partagé par un certain nombre d'organes. La douleur, la pesanteur, l'anxiété, le sentiment de chaleur, qu'on éprouve dans toutes ces maladies à la région de l'estomac, l'inappétence, la soif, le désir des boissons froides, douces ou acidulées, la répugnance pour toutes les substances excitantes, alimentaires et autres; bien plus que tout cela, la rougeur, la couleur livide, les ulcérations, les taches gangréneuses, la perforation même des parois de l'estomac que l'on rencontre après la mort des sujets qui ont succombé à la violence du mal ou aux funestes effets du traitement incendiaire qu'on lui oppose généralement; tous ces phénomènes, dis-je, prouvent de la manière la plus péremptoire, que ces différentes maladies résultent de l'irritation, de l'inflammation de

l'estomac : vérité incontestable, à l'évidence de laquelle ne peut se refuser quiconque n'est pas entièrement étranger au résultat des ouvertures cadavériques. »

Passons enfin à ce que dit cet auteur en parlant du traitement : « Les principes du traitement de la plupart des affections gastriques ne reposent en général que sur des erreurs, c'est-à-dire, sur les idées fausses qui ont long-temps régné dans les écoles, et qui existent encore dans la plupart des esprits, sur la doctrine de la force et de la faiblesse. L'étude de l'anatomie et de la physiologie-pathologique si peu répandue de nos jours, et d'ailleurs, presqu'en tous lieux, hérissée d'obstacles insurmontables, n'avait pu jusqu'à ces derniers temps jeter aucune lumière sur la nature de ces affections; de sorte que, après avoir établi, d'après de fausses apparences, qu'elles avaient pour cause un état de faiblesse, qui n'en est tout au plus que le résultat, on en a conclu naturellement, mais très-faussement, qu'il fallait leur opposer des fortifians, c'est-à-dire les âcres, les amers, les aromatiques, les astringens, les alcooliques, les résineux et

autres médicamens stimulans, exclusivement décorés du titre pompeux de stomachiques. Or, comme ces substances ne sont propres qu'à exalter la sensibilité de l'estomac, à l'irriter, à l'enflammer, il est bien évident qu'elles ne peuvent qu'augmenter et aggraver les maux dont il est le siége, puisque presque toujours ils sont dûs à une irritation quelconque ou à un véritable état phlegmasique. Il serait donc bien important de renoncer à tous ces moyens incendiaires, et de les remplacer par l'abstinence des alimens, par l'usage des boissons aqueuses, mucilagineuses ou légèrement acidulées, prises en petite quantité, et par un régime très-adoucissant. »

« L'homme sans doute serait très-heureux, il s'épargnerait au moins beaucoup de maux, si sa raison pouvait le servir un jour assez puissamment pour l'engager, lorsqu'il est malade, à obéir à la voix secrète de son instinct conservateur, que nous étouffons si souvent pour notre malheur. Alors il ne serait plus victime de son funeste penchant pour les drogues, mille fois plus pernicieux et non moins ridicule que celui

qu'il a cessé d'avoir pour les amulettes, de son aveugle crédulité dans la toute puissance prétendue des spécifiques, et de sa risible confianee dans les promesses fastueuses des empiriques et des charlatans. Alors il se bornerait à suspendre ou à modérer ses travaux, à s'abstenir des alimens, à étancher sa soif avec de l'eau fraîche ou des boissons adoucissantes et propres à désaltérer; alors, seulement alors, on pourrait espérer de voir diminuer, et peut-être même de voir disparaître, au moins en partie, une foule de maladies, et surtout cette grande quantité de maux d'estomac qui tourmentent la plupart des hommes réunis en société, engendrent les lésions organiques les plus redoutables, et abrègent si souvent la vie après l'avoir abreuvée d'amertume. Mais comment parvenir à cet heureux résultat, lorsqu'on réfléchit que le premier besoin de l'homme souffrant est d'être soulagé; que, généralement plongé dans les ténèbres de l'ignorance ou dans le labyrinthe des fausses doctrines et des préjugés, et totalement aveuglé par conséquent sur ses plus chers intérêts, il est toujours disposé à admettre,

avec une déplorable crédulité qui semble être un des plus tristes attributs de l'espèce humaine, tout ce que le premier imposteur lui présente avec audace comme un moyen de guérison ! Comme si, dans tous les états de santé et de maladie, et depuis la naissance jusqu'à la mort, nous étions destinés à être la proie des empiriques et des charlatans de toute espèce. »

« Si, aux yeux de quelques esprits étroits et superficiels, ces considérations pouvaient tendre à diminuer la haute importance, la dignité et l'utilité incontestable de la vraie médecine, qui n'est point celle des pilules et des apozêmes, science qui, de tout temps, a été cultivée par les génies du premier ordre, qui a rendu les plus grands services aux nations, et qui a acquis, par ses bienfaits et ses découvertes utiles, des droits éternels à la reconnaissance des hommes : qu'ils se gardent de mesurer les avantages de cette science à la petitesse de leur ame et à l'étroitesse de leur entendement; ils apprendront de l'illustre Bordeu que le but de la médecine n'est pas d'administrer des potions, mais de rendre à la nature sa puissance et son indé-

pendanee, en la soustrayant à la fois aux malades eux-mêmes, aux *drogues*, aux *commères*, aux *charlatans* et aux *médicastres*, qui aceaparent de toutes parts le titre de médeeins. Les hommes véritablement dignes de ee nom, suivant la judicieuse remarque du célèbre professeur Desgenettes, d'après la fureur qui s'est emparée de toutes les têtes, de traiter les maladies en faisant prendre drogues sur drogues, sont plus nécessaires aujourd'hui pour en défendre l'usage que pour les ordonner. »

D'après ce qui précède, sans avoir besoin d'autres preuves, qu'il nous serait très-faeile de multiplier, on voit déjà les avantages qu'on pourra retirer de l'observation clinique dans l'hôpital, et par conséquent la néeessité de l'organiser de la manière la plus convenable au bien général du pays.

L'utilité et la néeessité prouvées, on ne doit s'occuper que des moyens d'établir et de maintenir eette institution, et choisir de bons professeurs qui y enseignent :

1°. L'anatomie et la physiologie;

2°. L'hygiène et son application spéciale

à l'habitant de la ville et à l'habitant de la campagne;

3°. La pathologie générale et particulière, l'histoire des maladies internes et externes, et les règles suivant lesquelles on doit les traiter par la diététique, par les médicamens et par les opérations chirurgicales;

4°. La chimie pharmaceutique et l'histoire naturelle des médicamens;

5°. La clinique;

6°. La préparation des médicamens.

L'hôpital doit avoir un amphithéâtre d'anatomie avec les accessoires nécessaires pour la dissection, la préparation et la conservation des pièces anatomiques; un laboratoire de chimie et de pharmacie; un jardin destiné à la culture des plantes médicinales, surtout indigènes.

Tels sont les principaux objets dont on doit pourvoir l'hôpital. Combien de créoles s'adonneraient alors à l'étude de la médecine! Ce serait leur ouvrir une carrière nouvelle, à la fois honorable et lucrative. D'après toutes ces considérations, on doit s'attendre que beaucoup de citoyens distingués,

tant de la ville que des campagnes, s'empresseront de favoriser un établissement qui sera un monument éternel de leur humanité et de leur patriotisme.

Que dirai-je de la geôle? Chez un peuple libre surtout, à la sûreté, cet établissement doit réunir la salubrité, et tous les soins commandés par l'humanité. Je ne m'arrêterai pas à la mauvaise construction de cette prison, ni à représenter l'humidité et l'obscurité des cachots. Quel homme ne frémirait en voyant ensemble et presque confondus, les infortunés qui ne sont que prévenus de délits avec les coupables convaincus, et parmi eux des hommes détenus pour dettes, tous respirant le même air! Cet air est vicié par la respiration, par la transpiration, par la combustion et l'humidité. On a calculé qu'un homme vicie en vingt-quatre heures, par sa respiration, 5,478,812 litres (20 muids) d'air atmosphérique, et une quantité double par la transpiration, ce qui porte à 16,436,436 litres (60 muids) la quantité totale d'air qu'un homme rend méphitique dans l'espace de temps désigné. D'après ces mêmes données, il est prouvé que trois cents hommes qui pen-

dant un mois seraient placés sur une étendue de terrain de 3,416 mètres carrés (environ 1 arpent), y formeraient par leur respiration une atmosphère de 23 mètres (environ 71 pieds) de hauteur, qui deviendrait bientôt pestilentielle, si elle n'était dissipée par les vents. Aussi voit-on les maladies attaquer les camps fixés trop long-temps dans le même endroit; souvent même aux foires où se trouve un grand concours de personnes et de bestiaux, il arrive que des individus tombent sans connaissance, et éprouvent divers accidens qui ne peuvent être déterminés que par l'altération de l'air, surtout quand sa température est élevée, et qu'il est dans une sorte de stagnation.

« Il est aujourd'hui généralement connu, dit le professeur Fodéré, que les vapeurs qui s'élèvent continuellement du corps de l'homme vivant, quoique en parfaite santé, long-temps retenu dans le même lieu, sans être dispersées dans l'atmosphère, acquièrent une virulence singulière, et que, si elles sont appliquées dans cet état au corps de l'homme, elles deviennent la cause d'une fièvre très-contagieuse. Telle est la cause des fièvres

des camps, des prisons, des hôpitaux. »

On sait que le vice-roi du Bengale s'étant rendu maître de la garnison d'un comptoir anglais, y trouva cent quarante-cinq hommes et une femme, tous épuisés de fatigue, et dont plusieurs étaient dangereusement blessés; il les fit renfermer dans une prison de dix-huit pieds carrés, fermée de fortes murailles, et qui n'avait que deux fenêtres; l'air, en peu de temps, y devint corrompu et infect. La chaleur y augmentait à chaque instant; ceux qui étaient le plus éloignés des fenêtres perdirent à l'instant la respiration, entrèrent dans un délire furieux, se plaignirent d'une soif excessive, et demandèrent de l'eau à grands cris : on leur en fit passer une petite quantité, sur laquelle ils se jetèrent avec tant d'empressement et de tumulte que plusieurs en furent étouffés. En moins de trois heures, le tiers de ces malheureux était déjà mort; ceux qui restaient étaient réduits à un désespoir affreux, et annonçaient par leurs plaintes le besoin de respirer un nouvel air : l'eau que la sentinelle leur avait donnée, loin de les soulager, ne faisait qu'augmenter leur soif. Le vice-roi, instruit de cette scène

terrible, consentit enfin à faire ouvrir la porte, et il ne sortit de ce séjour affreux que vingt-trois personnes, déplorable reste de cent quarante-six qui y étaient entrées douze heures auparavant.

On jugea en 1559, à Oxford, quelques criminels, dans un lieu peu aéré ; les vapeurs qui s'exhalèrent du corps des assistans, firent périr presque subitement les juges et les personnes qui étaient dans la salle. Un événement analogue vient de se reproduire à Lons-le-Saulnier, chef-lieu du Jura, en juillet 1812, à la suite d'une session de la cour d'assises de ce département.

Les fièvres qui naissent de cette cause produisent des foyers contagieux presque aussi actifs que ceux de la peste, et les vapeurs attachées aux habits, linges, couvertures, etc., sont, comme dans cette maladie, plus dangereuses encore que le contact immédiat de la personne. Sur un bateau où étaient des malades attaqués de la fièvre des prisons, on descendait, le long du Rhin, des tentes pour les faire réparer à Gand ; vingt-trois ouvriers employés à cette réparation contractèrent la maladie, et dix-sept en moururent.

Justement alarmé de ces exemples et de beaucoup d'autres qu'il serait trop long de citer, ainsi que des maladies affreuses qui moissonnent tant de prisonniers, on a cherché à réunir, autant que possible, la salubrité à la sûreté; et d'après l'avis de plusieurs savans, l'architecte des prisons de Glascow paraît avoir résolu ce problème, en garnissant en fer de fonte l'intérieur des chambres ou cachots des criminels, précaution au moyen de laquelle il n'est plus besoin de les enchaîner, de les mettre sous terre, ni d'établir des murs de plusieurs pieds d'épaisseur. L'on sait en effet que plus un mur est épais, plus il favorise l'absorption de l'humidité, son augmentation et sa filtration, de manière qu'il ne se dessèche jamais, et surtout si on emploie ces pierres, malheureusement trop communes, qui restent toujours humides.

Tous les hommes éclairés ont sans doute lu avec intérêt, dans le message de Son Excellence le gouverneur Villeré, adressé à la législature, ce qu'il propose au sujet d'une maison de correction. Je ne doute pas que cet objet n'occupe sérieusement nos repré-

sentans, et qu'à l'exemple des autres Etats de l'Union, tels que ceux de la Pensilvanie, New-York, Virginie, Massachusset et autres, nous ne voyons sous peu établir aussi, dans cette ville, une geôle sûre, mais salubre, où les condamnés, transformés en ouvriers utiles, y seront ainsi réformés et seront un jour dignes de rentrer dans la société, après avoir expié leurs délits.

On conçoit bien, d'après cet exposé, que l'insalubrité des prisons s'établit également dans les églises, les salles de spectacle et de bals, les hôpitaux et les vaisseaux, lorsqu'un grand nombre de personnes y sont renfermées, l'air n'y étant pas suffisamment renouvelé.

A cette occasion, je crois utile de relater une observation du professeur Fodéré : « C'est une très-sage précaution qu'on prend aujourd'hui, généralement dans les théâtres, même des plus petites villes, que celle de leur donner un très-grand nombre d'issues, pour les cas d'incendie; mais il est deux défauts auxquels on n'a pas encore songé à remédier, du moins dans les provinces, et dont je ne puis m'empêcher de parler : le premier est celui d'étouffer de chaleur, soit

en hiver, soit en été, à moins de laisser portes et fenêtres ouvertes pour renouveler l'air, ce qui incommode les voisins de ces issues qui, ordinairement ont soin de lcs fermer; ensuite en s'exposant brusquement à l'air froid, au sortir de cette haute tempcrature, on contracte le germe des maladies chroniques de poitrine, car les poumons ont déjà été affaiblis par un séjour de plusieurs heures dans un air impur; le second est d'avoir l'odeur de la fumée répandue par tant de lumières qui éclairent la scène et le théâtre, ce qui concourt avec les résultats de la transpiration et de la perspiration, à vicier singulièrement l'air, ct produit une sorte de dégradation des deux systèmes *sensitif* et *moteur*, d'où l'origine de tant de maladies dites nerveuses et convulsives, qui se partagent aujourd'hui, avec la *phthisie pulmonaire*, le champ lugubre des misères humaines, etc. Sans doute il faut amuser le peuple, mais d'une manière qui n'influe pas trop sur sa santé!

» Pour faire cesser ou du moins diminuer le premicr inconvénient, il conviendrait d'établir à demeure, dans tous lcs théâtres, des manches à vent qui descendissent jus-

qu'au parterre, avec un ou plusieurs des ventilateurs imaginés par Hales, pour les vaisseaux; et je ne vois pas, d'ailleurs, une bien grande différence entre une salle de comédie remplie de monde pendant trois à quatre heures, et les entre-ponts et le fond de calle d'un vaisseau de guerre ou de transport. Pour le second inconvénient, les entrepreneurs des théâtres devraient être obligés à adapter des cheminées conductrices de la fumée des lampions ou bougies attachées aux lustres, jusque hors de la salle, ce qui ne me paraît pas très-difficile; et de se servir de lampes à double courant d'air pour les lumières de la scène: déjà dans plusieurs hôpitaux, on a adopté avec un très-grand avantage pour la salubrité de l'air, ces cheminées conductrices de la fumée, pour les lumières de nuit. »

Je dirai peu de chose des eaux; dans tous les pays marécageux elles sont mauvaises. Le fleuve qui baigne notre ville nous préserve de ce grave inconvénient; son eau est excellente; reposée ou filtrée, elle est pure, limpide, inodore et d'une saveur agréable par la quantité d'air atmosphérique qu'elle con-

tient. Mais indépendamment des matières terreuses qui la troublent, lorsqu'elle n'est pas suffisamment reposée, il y a, dans celle qu'on puise depuis le faubourg Sainte-Marie jusqu'à l'autre extrémité de la ville, beaucoup de corps étrangers, et principalement des substances végétales et animales en putréfaction, que les habitans de la ville et les équipages des bâtimens jettent sur la rive et dans le fleuve, et de plus les immondices et les matières fécales d'une grande partie de la ville, qu'on y porte aussi, comme il a déjà été dit. Dans tous les pays policés, l'eau, ce premier besoin de la vie, a fixé l'attention des gouvernemens. Combien d'ordonnances pour faire respecter les sources des eaux! Combien de dépenses pour les conduire aux lieux habités! Quelle variété de peines, d'amendes prononcées contre les imprudens qui les salissent et les corrompent en y jetant des immondices! Pourquoi un objet si important a-t-il si peu occupé jusqu'à présent les administrateurs de la police?

Je ne parlerai pas des causes de l'agitation de l'atmosphère, mais seulement des effets qui s'ensuivent; car quelle que soit

l'origine des vents, ce qui importe le plus est la connaissance de l'influence qu'ils ont sur la température dominante et sur la salubrité du pays.

Quoique nous ayons des vents de la partie du nord, du sud, de l'est et de l'ouest, nous ne jouissons jamais d'une constitution atmosphérique simplement froide, chaude, sèche, etc. Malgré la diversité des zônes que ces vents ont traversées, ils apportent toujours l'humidité des pays aquatiques et marécageux qu'ils ont parcourus avant d'arriver à nous. Indépendamment de la mer et du continent, un vaste territoire coupé par des *rivières* et des *bayons* innombrables, occupé par des *lacs*, des *ciprières* d'une forte végétation, etc., fournit à ces vents une surabondance de vapeurs aqueuses, propres à les mettre en état de super-saturation comme ils y sont en effet. De-là la rareté d'une constitution atmosphérique froide ou chaude, sèche, etc., tandis que les constitutions froide et humide, chaude et humide, sont très-communes, et presque constantes parmi nous, sauf les exceptions que peuvent faire naître diverses circonstances.

L'humidité qui règne généralement dans ce pays relâche les fibres et les amollit, diminue la transpiration, détermine et augmente la force absorbante de la peau, et accroît les effets des différentes nuances de température sur nos organes. Effectivement un air humide froid paraît plus froid; il paraît de même plus chaud quand il est chaud et humide. C'est donc à cause de ces effets de l'humidité que l'on éprouve dans cette ville les influences des climats les plus opposés, les grands froids et des chaleurs excessives; c'est, selon moi, l'influence de ees deux températures si opposées qui permet aux créoles de supporter les ardeurs de la zône torride et les glaces des zônes glaciales, et les préserve généralement de la fièvre jaune. J'ajouterai que les chaleurs excessives sont en partie l'effet de l'éloignement de la ville des bords de la mer et de l'étendue des *ciprières* qui nous environnent, qui interceptent les brises de mer, et empêchent que le vent ne balaye l'atmosphère de la ville aussi souvent qu'il serait à désirer.

Ajoutons encore à ce que je viens d'exposer, ces changemens subits du froid au

chaud, et surtout du chaud au froid humide, si fréquens dans ce pays, et dont les effets sont si nuisibles, et nous aurons les véritables causes de presque toutes les maladies qui en affligent les habitans.

Pour fixer l'attention tout entière du lecteur sur l'objet le plus important, la conservation des hommes, j'ai présenté mes observations sur les lieux, les eaux et l'air de cette ville et de ses environs, comme les véritables, les seules sources des calamités que nous éprouvons. Il est difficile sans doute d'y remédier; mais le mal est si grand, si formidable, qu'il doit réunir en un faisceau le zèle et les lumières de tous les bons citoyens. D'autres contrées aussi insalubres ont été assainies, parce que leurs habitans l'ont voulu fortement. Notre pays serait-il le seul au monde dont les habitans amollis verraient, j'ose le dire, d'un œil sec, immoler chaque année par milliers leurs proches, leurs amis, leurs parens, ceux même qui s'occupent sans relâche de leur conservation? Non, les magistrats sentiront quelle responsabilité pèse sur eux; ils voudront éviter désormais les reproches concentrés

des familles désolées ; et dès-lors les moyens pour remédier à tant de maux, ou au moins les diminuer, seront praticables.

Ces moyens seraient :

1°. L'établissement d'un conseil de santé composé en partie de médecins (*a*).

2°. L'ouverture de canaux nécessaires pour l'écoulement des eaux.

3°. Éclairer l'opinion publique.

4°. Établir une police inexorable sur l'exécution des règlemens sanitaires.

De l'utilité d'un conseil de santé.

Le savant jurisconsulte Tiraqueau disait avec raison que la science des lois et la médecine se trouvent unies ensemble par une alliance telle, qu'il conviendrait que celui qui est jurisconsulte fût en même temps médecin. Cette opinion a été celle de tous les grands législateurs : de-là, l'établissement des conseils de santé ; de-là la publication de tant d'ouvrages de médecine légale et d'hygiène publique.

(*a*) Il y a maintenant un conseil de santé, mais on n'y compte aucun médecin. P.-F. Th.

Cela posé, il s'agit de savoir quelles doivent être les principales fonctions d'un conseil de santé. Tout ce qui intéresse la vie et le bien-être des citoyens est de son ressort. Les fraudes auxquelles ils sont si souvent exposés ne peuvent être reconnues et réprimées par les magistrats, si ceux-ci ne sont éclairés par l'expérience des hommes de l'art. Ces objets sont nombreux, mais on peut les ranger presque tous dans l'ordre suivant.

Le premier devoir d'un conseil de santé sera de s'occuper des moyens d'entretenir l'air pur et propre à la respiration, chose indispensable pour la santé et la vie des citoyens. A cet effet, il examinera les différens objets qui peuvent vicier l'air, tels que les effluves qui s'élèvent des substances végétales et animales en putréfaction dans les rues, dans les cours, les mares, les fosses, etc.; ceux non moins nuisibles qu'exhalent les voieries, les cimetières, les tueries, etc.; ceux qu'exhalent aussi un grand nombre de personnes renfermées dans un petit espace, comme dans *les prisons*, *les hôpitaux*, *les vaisseaux*, *les églises*, *les salles de spectacle*,

de bal, etc.; ceux qui émanent de différentes manufactures et arts, comme *les taneries*, *fonderies*, *fabriques de chandelles*, etc; enfin ce qui peut s'opposer à la libre circulation de l'air, comme la construction défectueuse des maisons, etc.

Les comestibles et les boissons doivent aussi être surveillées par le conseil de santé. Les ravages qu'ils causent quand ils sont falsifiés, s'étendent plus loin qu'on ne le pense. On sait que ceux qui se permettent cette prévarication s'appliquent à donner aux objets de consommation un extérieur plus agréable, à leur enlever quelque chose de leur saveur, ou de leur odeur plus ou moins désagréable, ou enfin à en augmenter la mesure ou le poids et toujours la valeur. Le conseil surveillera donc *la farine*, *le pain*, *le fromage*, *le beurre*, etc., de même aussi *les liqueurs* et notamment *le vin*; les vaisseaux dans lesquels on prépare et où l'on conserve ces objets, seront également un objet de surveillance.

Les matières colorantes sont encore un objet très-digne d'attention, parce qu'elles sont souvent très-nuisibles, selon qu'elles

sont mêlées aux alimens, respirées, ou appliquées sur la peau. Les détails à cet égard seraient trop longs.

L'État doit à l'homme malade tout ce qui peut contribuer à sa guérison. Le conseil de santé fera donc un rapport aux magistrats pour les éclairer sur les objets qui résultent de cette obligation sacrée. Ce rapport comprendra les projets d'ordonnances nécessaires pour procurer aux malades la tranquillité de corps et d'esprit, écarter d'eux les faux médecins, leur procurer de bons médicamens, et faire disparaître les causes qui entretiennent les maladies.

Ce conseil sera chargé aussi de la surveillance de toutes les maladies qui peuvent devenir contagieuses, ainsi que des épizooties; il proposera les règlemens nécessaires au moment de leur apparition et durant leurs développemens.

Il sera encore chargé d'avoir constamment du vaccin; de vacciner et de fournir cette précieuse matière aux médecins et aux personnes instruites de la campagne qui en demanderont.

Le conseil de santé devra en outre rédiger

et publier des instructions simples, claires et précises sur la manière de vacciner les enfans, de secourir les *noyés*, les *asphyxiés*, les *blessés*, et de remédier aux accidens causés par un froid excessif, et aux morsures d'animaux attaqués de la rage, etc.

Je m'abstiens d'entrer dans de plus grands détails, j'en ai dit assez pour démontrer l'importance d'un conseil de santé.

Ce conseil, s'il est établi, devra être composé de trois médecins expérimentés et laborieux, d'un chimiste et d'un secrétaire.

DEUXIEME PARTIE.

Considérations générales sur la Fièvre Jaune.

Il suffit de lire avec attention les nombreux écrits publiés sur la Fièvre Jaune, pour reconnaître que cette maladie n'a jamais commencé à se manifester dans un pays, que lorsque les défrichemens et la réunion des individus étaient déjà considérables. Cette remarque importante recevra plus loin des explications qui jetteront un grand jour sur l'origine et le mode de développement de la maladie qui fait le sujet de cet ouvrage.

Les diverses dénominations employées pour la caractériser sont trop connues des médecins pour que je les répète ici : toutes me paraissent ne pas remplir parfaitement le but que se sont proposé ceux qui les ont imaginées. Cependant parmi elles je distinguerai l'opinion des auteurs qui, ainsi que

le professeur Pinel, la considèrent comme une fièvre *méningo-gastrique*, portée au plus haut degré : tels sont Moultrie, Rush et Cailliot. Mais sans contester sa nature bilieuse, j'observerai qu'elle se complique toujours avec l'*angioténique*, et que par conséquent le nom de *fièvre ardente*, employé jadis pour caractériser la fièvre *gastro-angioténique*, est celui qui paraît le plus particulièrement lui convenir, en y joignant l'épithète de *maligne* ou *ataxique*, eu égard aux anomalies nerveuses qu'on y observe quelquefois dès le début, et presque toujours à la seconde ou la troisième période (1).

---

(1) M. le docteur Chabert, dans un ouvrage qu'il a publié en 1821, intitulé. *Réflexions médicales sur la maladie Spasmodico-Lypirienne des pays chauds, vulgairement appelée Fièvre Jaune*, prétend (page 138) qu'on l'a mal-à-propos confondue avec la fièvre ardente, et ne donne pour raison de cette assertion, comme on peut le voir, que des idées hypothétiques, démontrées erronées par l'observation. Bien que lorsqu'il composa son ouvrage, il n'eût jamais observé la Fièvre Jaune, ni pratiqué d'ouvertures de cadavres, puisqu'il demeurait à la campagne, à plus de vingt lieues de distance de la Nouvelle-Orléans, où la Fièvre Jaune ne s'est jamais montrée, il affirme également que

Je lui conserverai néanmoins le nom de *Fièvre Jaune*, malgré son inexactitude, parce qu'elle est universellement connue sous cette

---

M. le docteur Gérardin, praticien fort instruit, qui a *lui-même* observé la Fièvre Jaune, et plusieurs autres médecins disent à tort, qu'à l'ouverture des cadavres on observe constamment une inflammation de l'estomac : M. Chabert *prononce ce jugement* d'après l'observation n° 2 qui existe dans son ouvrage. Cette observation qui est de M. Dalmas, ne me paraît ni assez complète ni assez détaillée pour motiver un semblable *prononcé*, lequel donne un démenti formel à presque tous les médecins qui ont *eux-mêmes* observé la Fièvre Jaune et fait des ouvertures de cadavres. Dans beaucoup d'autres endroits de son ouvrage, qu'il serait trop long d'analyser, M. Chabert fronde avec aussi peu de ménagement, les opinions de ses confrères; il n'est pas jusqu'à M. Tommasini, dont le Traité de la Fièvre Jaune est encore lu avec tant d'intérêt par les médecins qui pratiquent dans les lieux où elle exerce ses ravages, qui ne soit fortement critiqué par lui. Ne serait-ce pas parce que les rapporteurs de la Société Médicale pour l'épidémie de 1819, avaient en partie adopté les grandes idées de ce médecin célèbre? Je crois que M. Tommasini avait tort de préconiser l'émétique dans la Fièvre Jaune; mais en a-t-il moins bien décrit cette maladie? Le traitement débilitant d'abord, n'est-il pas celui qui réussit le plus souvent? Est-ce l'opium, tant vanté par M. Chabert qui guérit la

dénomination, et que d'ailleurs je suis loin de me croire assez d'autorité en médecine pour me permettre aucune innovation importante.

Causes de la Fièvre Jaune.

Sans m'astreindre à toutes les divisions scholastiques, proposées pour classer les causes des maladies, je vais successivement énumérer les causes généralement admises de la Fièvre Jaune, en me livrant à quelques réflexions sur les principales.

La chaleur interne jointe à l'humidité est placée en première ligne par un grand nombre de médecins. Sans doute la fièvre

---

Fièvre Jaune? Sans compter les nombreux exemples que nous avions déjà de l'inefficacité de ce moyen, dans le traitement de cette maladie, que de preuves n'en avons-nous pas recueillies pendant l'épidémie de 1822 !

M. le docteur Félix Pascalis, de New-York, m'écrivait le 22 septembre 1822, à l'occasion du conseil donné par M. Chabert, d'employer si fréquemment l'opium : « C'est la première fois que je vois louer les bons effets de l'opium dans la Fièvre Jaune, dont le virus n'est que trop sédatif! »

jaune peut avoir lieu sous l'influence de ces causes, mais leur réunion est-elle indispensable pour sa production? Nous avons une infinité de preuves du contraire, dans les épidémies qui ont ravagé et ravagent encore les pays situés dans des lieux très-secs, tels que la *Vera-Cruz, Pensacole, la Baie-Saint-Louis, Barcelone*, etc.; et c'est même aujourd'hui le plus fort argument des contagionistes et des partisans de l'importation, que ces endroits ne réunissant pas les conditions nécessaires au développement de la fièvre jaune, elle y a été importée toutes les fois qu'elle s'y est montrée. Prouvons le peu de valeur de cet argument.

Les médecins qui ont observé *plusieurs* épidémies de fièvre jaune dans les lieux où elle existe habituellement l'été et l'automne, tels que *New-York, Philadelphie, Baltimore, la Nouvelle-Orleans*, etc., s'accordent à dire que constamment elle s'est développée, *lorsque à des pluies fréquentes succédait la sécheresse jointe à une chaleur intense* (1). Ce

---

(1) *Voyez* les rapports de la Société Médicale de la Nouvelle-Orléans, pour l'épidémie de 1817 (page 5),

fait a été démontré victorieusement à la Nouvelle-Orléans en 1821 et 1822. En 1821, il plut presque journellement tout l'été et l'automne, et nous eûmes à peine quelques cas sporadiques de fièvre jaune, malgré l'intensité de la chaleur (1). En 1822, il tomba aussi de la pluie presque tous les jours, jusqu'au mois d'août, et jusque-là nous n'eûmes pas de maladies; mais la sécheresse étant en-

---

et pour celle de 1819 (page 37), le traité de Fièvre Jaune de M. Devèze, Paris, 1820; in-8°, page 20, etc.

(1) Voici ce que j'écrivis à cet égard en décembre 1821, en ma qualité de Secrétaire de la Société Médicale, à notre savant correspondant, M. L. Valentin, à Nanci. « Nous n'avons pas eu de maladies cet été, ce que j'attribue à trois causes principales, savoir : 1°. L'abondance des pluies qui ont été presque journalières pendant l'été et l'automne, ce qui a empêché la putréfaction des eaux croupissantes aux environs de la ville, en les renouvelant sans cesse; 2° l'exécution beaucoup mieux suivie que l'année précédente des ordonnances de police, relatives à la salubrité de la ville; 3° la petite quantité d'étrangers qui sont arrivés pendant la mauvaise saison. Cependant quelques cas sporadiques ont été observés, etc. . . . . » J'écrivis alors dans le même sens à M. F. Pascalis, à New-York.

suite survenue, la fièvre jaune commença bientôt à paraître, et se développa avec une telle rapidité, que dès le commencement de septembre, l'épidémie était déjà dans toute sa force (1). Ce n'est donc pas la chaleur unie à l'humidité qui occasione la fièvre jaune, mais bien, ainsi que je viens de le dire, la sécheresse jointe à une chaleur intense, qui succède aux pluies fréquentes; et pourquoi? parce qu'alors la putréfaction des eaux croupissantes, et des matières animales et végétales déposées, a lieu et constitue le foyer d'infection dont parle le judicieux docteur Devèze dans son excellent Traité de la Fièvre Jaune, lorsqu'il dit: « Il n'est que deux causes que l'on puisse regarder comme nécessaires à la production de la fièvre jaune : la chaleur atmosphérique et un foyer d'infection; partout où ces deux causes sont réunies, cette maladie peut se montrer; partout où elles manquent, elle ne se montre jamais.

» Les vents et les pluies, ou le débordement de quelque rivière, peuvent bien être également, dans certains cas, causes néces-

(1) *Voyez* l'Histoire de l'Épidémie de 1822.

saires de la fièvre jaune; mais ce n'est qu'en produisant les foyers d'infection, comme je le ferai voir plus tard; et dès-lors elles ne doivent être considérées que comme causes secondaires (1). »

Puisque la putréfaction des eaux et des matières animales et végétales, en développant les miasmes délétères, peut occasioner la fièvre jaune, l'humidité n'est donc pas indispensable pour cela; il faut seulement une quantité de miasmes et un degré de chaleur convenables. Or, sans eaux croupissantes, sans humidité, ce résultat n'a-t-il pas pu être produit dans les endroits secs cités plus haut, lorsqu'ils ont été ravagés par cette maladie, ce qui d'ailleurs n'a eu lieu que très-rarement? Dans quel temps par exemple se manifesta-t-elle à Pensacole et à la baie Saint-Louis? Je tiens d'un particulier digne de foi, qu'en 1810, il y eut, dans le premier de ces deux endroits, une épidémie très-meurtrière de fièvre jaune dont il fut témoin oculaire. Il s'y trouvait alors une grande quantité d'A-

---

(1) Traité de la Fièvre Jaune; Paris, 1822, in-8°, page 115.

méricains du nord, qui étaient venus s'y fixer depuis peu de temps par spéculation. Celui qui m'a donné ces détails, m'a assuré que personne n'eut l'idée que la maladie eût été importée, mais qu'on fut généralement persuadé que son apparition était due à l'encombrement des individus dans un espace trop resserré, cause signalée, comme on sait, par beaucoup d'auteurs. Le même résultat est arrivé par la même raison à la baie Saint-Louis en 1820, ainsi que je l'écrivis, en décembre 1822, à M. L. Valentin (1). Nous devons nécessairement conclure de tout ceci, que l'encombrement des individus joint à l'intensité de la chaleur a développé, dans ces deux cas, la quantité de miasmes voulue pour la production de la fièvre jaune. Encore l'année dernière (1822) il y a eu à

(1) Je lui dis à cet égard : « La version la plus accréditée est que la Fièvre Jaune fut occasionée à la baie Saint-Louis, en 1820, par la très-grande quantité d'étrangers (Américains du nord), qui étaient allés y passer l'été pour se soustraire à cette maladie. Ils y étaient en si grand nombre, que toutes les maisons de la petite bourgade qui s'y trouve, en étaient remplies. »

Pensacole beaucoup d'exemples de cette affection par une cause semblable (1).

Les environs de la mer ou d'un grand fleuve sont indiqués par beaucoup d'auteurs comme étant exclusivement dévastés par la fièvre jaune. Cailliot, dans son Traité de la Fièvre Jaune, dit à cet égard, en parlant de la Vera-Cruz : « La fièvre jaune semble bornée aux rivages de la mer, sans jamais s'étendre à une grande distance dans l'intérieur des terres; comme le sol va toujours en s'élevant, la température s'abaisse proportionnellement, aussi ne trouve-t-on pas cette fièvre au-delà de douze à quinze cents mètres au-dessus du niveau de la mer; il semble, comme l'a judicieusement remarqué M. de Humboldt, qu'il y ait là une sorte de limite ou de barrière qu'elle

(1) Dans le rapport publié par la Société médicale de la Nouvelle-Orléans, sur l'épidémie de 1819, et dont j'étais un des rapporteurs, il est dit que la chaleur jointe à l'humidité, sont les principales causes de la Fièvre Jaune, ce qui implique contradiction avec ce que je viens d'avancer; alors en effet j'avais cette opinion comme les autres, mais l'expérience et le raisonnement m'ont, je l'avoue, déterminé à la modifier, ainsi qu'on vient de le voir.

ne peut franchir (1). » Sans doute, que lorsque la température est abaissée à un certain degré, la fièvre jaune ne se montre pas, mais je ne puis admettre que les environs de la mer ou d'un grand fleuve, soient les seuls lieux où elle puisse paraître. Je suis persuadé, avec M. Devèze, que partout où une chaleur intense unie à un foyer d'infection, existera pendant un certain temps, la fièvre jaune se développera, si les individus qui habitent ces endroits sont aptes à la contracter. Pourquoi donc, m'objectera-t-on, tant d'auteurs s'accordent-ils à répéter qu'on ne l'observe jamais loin de la mer? M. L. Valentin dit, dans son Traité de la Fièvre Jaune: « On s'est assuré que les différens endroits où la fièvre jaune a régné, et qui par leur éloignement n'ont aucune communication avec la mer, étaient environnés de substances en putréfaction, et d'eaux stagnantes dont le lit resserré par la sécheresse avait laissé, en partie, la superficie de la terre à découvert (2). »

(1) Page 108.

(2) Pages 74 et 75.

Avant de dire cela, il cite quelques endroits très-éloignés de la mer, où la fièvre jaune a été observée.

M. Pariset, dans ses Observations sur la fièvre jaune, parle d'un canton de la Suisse, loin de toute mer, où elle se manifesta, il y a soixante à quatre-vingts ans.

Voilà donc deux autorités qui contredi set l'opinion généralement admise qu'on n'observe jamais la fièvre loin de la mer; j'ajouterai que je suis convaincu que jusqu'à présent les recherches à cet égard ont généralement été très-inexactes. Peut-être n'a-t-on pas encore vu d'épidémie dans ces endroits, parce qu'il s'y trouvait peu d'habitans non acclimatés dans le même temps, et conséquemment susceptibles d'avoir la fièvre jaune. Des cas sporadiques peuvent bien avoir été confondus avec d'autres maladies, si surtout ils ont été observés par des médecins qui ne connaissaient pas la fièvre jaune.

Le remuement du sol, dans les lieux réunissant d'ailleurs les conditions nécessaires, est considéré avec raison, comme une autre cause très-énergique. M. Bally dit que : « La côte maritime de l'Amérique qui n'est pas

défrichée est malsaine ; elle l'est encore plus au moment où l'on exploite le terrain pour la première fois......... On a vu des villages entiers anéantis par la fièvre jaune parce qu'on remuait une terre vierge dans leur voisinage : chaque coup de hoyau, en déchirant son sein, ouvrait une issue fatale aux effluves pestifères (1). »

A la Nouvelle-Orléans, on n'avait, dit-on, jamais observé la fièvre jaune avant 1796 ; jusqu'à cette époque, la ville, peu étendue, était entourée d'arbres qui par leur ombrage empêchaient la putréfaction des eaux dans lesquelles leurs pieds étaient plongés, et qui absorbaient d'ailleurs en grande partie, comme on sait que c'est leur propriété, les miasmes délétères.

Le baron espagnol de Carondelet, alors gouverneur de la Louisiane, fit dans ce temps exécuter des travaux considérables, dont les principaux furent :

1°. La construction d'un canal de deux milles de longueur, qui porte encore son nom, et se termine à la Nouvelle-Orléans par un bassin pouvant contenir un grand nombre

(1) Page 342.

de petits navires de 25 à 100 tonneaux, creusé précisément dans le lieu où étaient situés les anciens cimetières, et par l'autre extrémité dans une petite rivière qui se jette dans le lac Pontchartrain ;

2°. Des fortifications entourées de fossés ;

3°. Enfin, un abattis des arbres qui environnaient la ville, jusqu'à une certaine distance, ce qui mit ainsi à découvert une étendue considérable de terrain marécageux, lequel, dangereusement influencé par la chaleur solaire, laissa bientôt dégager en abondance des effluves pestifères.

Ces travaux et surtout le canal, furent précisément achevés en 1796, comme les registres de la ville, dans lesquels j'ai puisé les détails ci-dessus, en font foi ; et ce fut aussi alors qu'eut lieu la première épidémie de fièvre jaune, qui emporta d'abord, assurent les témoins oculaires, presque tous les ouvriers qui y travaillaient.

Les résultats funestes du remuement du sol, ont été démontrés de nouveau dans l'épidémie des Natchez en 1819. M. le docteur Prouens, praticien fort instruit, qui y exerce la médecine, écrivait, à cet égard, à la Société

médicale de la Nouvelle-Orléans, dont il est correspondant, que la cause évidente de cette épidémie n'avait pas été l'importation par le fleuve, comme le prétendaient les contagionistes, puisque la maladie avait commencé à se montrer dans l'endroit le plus éloigné du port, endroit voisin de fouilles assez considérables pratiquées peu auparavant dans l'intention de niveler les rues.

D'anciens habitans de Saint-Domingue m'ont assuré qu'on connaissait plusieurs exemples analogues arrivés dans cette île, par la même cause.

On verra, en lisant plus loin la description de l'épidémie de 1822, que les fouilles de terre peuvent être considérées comme une des causes qui l'ont déterminée.

Après avoir indiqué plusieurs des principales causes nécessaires pour donner naissance à la fièvre jaune, parlons de celles qu'on peut appeler individuelles, et qui se rapportent au tempérament, à l'âge, au sexe, et au défaut d'acclimatement.

Il est constant que les individus pléthoriques, ainsi que tous les auteurs le disent, sont plus susceptibles que les autres de con-

tracter la maladie, surtout s'ils joignent à cet état de pléthore la prédominance du système sanguin. Il est également démontré que les sujets faibles, les femmes, les enfans, etc., quelle que soit d'ailleurs leur susceptibilité nerveuse, en sont plus rarement affectés, et que lorsqu'ils en sont atteints, les symptômes se développent chez eux avec beaucoup moins de rapidité et de violenee en général, que chez les premiers. Cependant M. Chabert considère la fièvre jaune comme influençant principalement et primitivement le système nerveux, et c'est d'après eette idée qu'il lui a donné le nom de *spasmodico-lipyrienne*, regardant le système nerveux comme constamment affecté le premier, et l'inflammation d'un ou plusieurs organes internes comme toujours secondaire. Voici comment il s'exprime à cet égard, dans la première note de son ouvrage :

« Si un éréthisme presque général, un état de spasme particulièrement fixé sur les muscles et les organes soumis directement ou d'une manière sympathique à l'empire de la volonté, earactérise (*comme nous le croyons*) l'invasion de cette maladie ; si ulté-

rieurement les extrémités du malade deviennent d'un froid glacial, tandis qu'il est tourmenté par la sensation intérieure d'une ardente chaleur; si l'autopsie cadavérique offre toujours ou presque toujours, aux recherches de l'observateur, des traces manifestes d'inflammation, dont le siége varie à l'infini, (ce qui prouve que les accidens qui surviennent, les symptômes qui les précèdent, ne sont point le résultat d'une phlegmasie primitive d'un organe ou d'un appareil déterminé), nous aurons eu raison de croire devoir donner à la maladie connue sous le nom de Fièvre Jaune, une dénomination plus rationnelle, en adjoignant au mot spasmodique, qui nous paraît signaler une modification vitale, *primitive et invariable*, cause prochaine de la plupart des phénomènes qui se font remarquer pendant la première période, le mot *leipyria*, consacré par le père de la médecine et par Galien pour désigner une fièvre, accompagnée de l'inflammation d'une partie interne, et dans laquelle le dedans du corps est brûlant, tandis que les membres sont froids (1). »

(1) Pages 131 et 132.

Analysons sommairement ce passage :

« Si un éréthisme général, un état de spasme, etc., caractérise, comme nous le croyons, dit M. Chabert, l'invasion de cette maladie.... »

Quel est cet état d'éréthisme, de spasme? C'est le même qui existe dans la fièvre ardente (1); c'est celui que détermine toute irritation violente, toute fièvre occasionée par une inflammation; c'est enfin le résultat nécessaire de la douleur portée à un certain degré.

« Si, ultérieurement, continue-t-il, les extrémités du malade deviennent d'un froid glacial, tandis qu'il est tourmenté par la sensation intérieure d'une ardente chaleur.... »

Tous les médecins qui ont eu à traiter beaucoup de cas de Fièvre Jaune, savent que ce froid glacial existe rarement aux extrémités des malades, et que lorsqu'il a lieu, ce n'est généralement que peu de temps avant la mort, ainsi qu'on l'observe dans des ma-

---

(1) *Voyez* le tableau comparatif placé à la fin de la description de la Fièvre Jaune, dans cet ouvrage.

ladies reconnues éminemment inflammatoires.

« Si l'autopsie cadavérique, dit enfin le docteur Chabert, offre toujours ou presque toujours des traces manifestes d'inflammation, *dont le siége varie à l'infini.* »

Si M. Chabert avait ouvert des cadavres, ce que nous ne croyons pas qu'il ait jamais fait, même pendant l'épidémie de 1822, où il exerçait en ville, il eût vu que le siége des inflammations *ne varie pas à l'infini*, comme il le prétend; que toujours, au contraire, il existe spécialement *à l'estomac, au cerveau*, et j'ose ajouter, *dans la colonne épinière* (1). Cela posé, *il n'a donc pas eu raison* de donner à la Fièvre Jaune le nom de *spasmodico-lipyrienne;* cette dénomination, non-seulement n'est pas plus rationnelle que les autres, mais elle me paraît convenir beaucoup moins que celles qui ont été employées jusqu'à présent. Si elle était adoptée, elle pourrait conduire les médecins qui la recevraient sans examen, à de très-grandes erreurs dans le traitement.

---

(1) *Voyez* plus loin le résultat de mes ouvertures.

La suite de cet essai prouvera, je l'espère, ce que je viens d'avancer.

Les jeunes gens sont, toutes choses égales d'ailleurs, beaucoup plus aptes à contracter la Fièvre Jaune que les enfans et les vieillards, et d'autant plus qu'ils sont plus vigoureux, preuve évidente de son identité avec les maladies dites inflammatoires. Parmi les jeunes gens, ceux qui commettent des excès sont affectés les premiers, non pas quand ils sont épuisés ou très-affaiblis par ces mêmes excès, car alors ils ont plus de chance en leur faveur; mais bien quand ils sont, au contraire, surexcités par ces mêmes excès, et lorsque le surcroît de vitalité, le stimulus qu'ils occasionent au commencement, est à son apogée.

Tous les non-acclimatés sont susceptibles d'avoir cette maladie, en raison directe de leur analogie sous le rapport du tempérament, de l'âge, etc., avec les précédens. Les Nègres même, que quelques auteurs regardent comme en étant généralement exempts (ce qui n'a sans doute lieu que pour ceux qui sont nés dans les endroits où règne la Fièvre Jaune ou à la côte d'Afrique), la contractent

dans ce cas comme les blancs, ainsi que nous l'ont démontré ceux qui arrivaient récemment du nord des États-Unis à la Nouvelle-Orléans, et qui périssaient presque en aussi grande proportion que les Européens.

Une infinité d'autres causes sont désignées par divers auteurs comme pouvant déterminer la Fièvre Jaune. Ainsi l'exposition à un soleil brûlant, un travail pénible pendant l'intensité de la chaleur solaire, une nuit passée dehors, doivent être rangés en première ligne, et se trouvent indiqués avec beaucoup d'autres dans les ouvrages de Lind, Devèze, Moseley, Rush, Félix Pascalis, Valentin, Dalmas.

En terminant l'énumération de ces causes, je crois devoir soumettre aux médecins qui me liront, mes idées relativement aux changemens qui s'opèrent chez les Européens, à leur arrivée dans les pays chauds, et qui me semblent influencer primitivement et particulièrement le système circulatoire qui réagit ensuite consécutivement sur les autres, et spécialement sur le système nerveux.

Je pense que la transition pour ainsi dire subite et très-marquée du froid, à une tem-

pérature élevée, communique au sang un excès de calorique d'autant plus considérable, que ce liquide est généralement plus abondant et plus oxigéné chez les indigènes des pays froids et tempérés. Cet excès de calorique, en activant la circulation outre mesure, communique à son tour au système un degré d'irritation qui s'accroît en raison directe de la prédominance du tempérament sanguin. Cette irritation, d'abord toujours croissante, se communique ensuite aux organes, et parmi eux influence les premiers ceux qui sont les plus impressionnables, tels que *l'estomac*, *le foie*, *le cerveau*, etc. Alors si les miasmes délétères que j'ai reconnu, avec M. Devèze, émaner du foyer d'infection, et nécessaires, avec une chaleur intense, pour déterminer la Fièvre Jaune, viennent à agir, cette maladie se développera. Si au contraire ces miasmes n'existent pas, des maladies dites inflammatoires, des *gastrites*, des *hépatites*, etc., auront lieu, suivant la susceptibilité individuelle, comme notre pratique nous le prouve journellement.

Si cette théorie, basée sur l'observation qui nous fait voir constamment que les su-

jets affectés les premiers sont les plus robustes, les plus sanguins, est adoptée, comment concevoir, ainsi que le veut M. Chabert, que le système nerveux soit affecté primitivement? En adoptant cette théorie, nous expliquerons facilement pourquoi, dans certaines régions du globe où la température s'élève beaucoup plus que dans les lieux où la fièvre jaune exerce ordinairement ses ravages, on n'a jamais observé cette maladie, mais bien d'autres affections essentiellement produites par une forte irritation ou inflammation, telle que le *cholera-morbus* des Indes, etc., etc.

Quelques personnes heureusement constituées résistent, à la vérité, à toutes ces causes de maladies. Chez quelques autres, j'en conviens, le système nerveux paraît être primitivement affecté; mais ces cas rares sont seulement des exceptions à la règle générale, et tiennent à l'idiosyncrasie peu commune de certains individus.

TROISIÈME PARTIE.

Invasion, symptômes, développement, terminaisons et traitement de la Fièvre Jaune.

Chez les sujets qui, par la prédominance du tempérament sanguin et athlétique, réunissent au plus haut degré toutes les conditions reconnues nécessaires pour contracter la maladie, elle débute ordinairement d'une manière brusque et subite, et souvent dans le moment où ils s'y attendent le moins. Alors les symptômes se développent très-rapidement, arrivent à leur maximum d'intensité dans peu de jours, et parfois dans peu d'heures; les périodes sont confondues, et la terminaison presque toujours funeste.

Chez ceux au contraire qui s'éloignent le plus de ces conditions, l'invasion est précédée généralement de lassitude, d'anorexie, de douleurs vagues aux lombes, de cépha-

lalgie, etc.; les symptômes marchent avec régularité; les trois périodes admises par les auteurs, et que je reconnais avec eux, se distinguent clairement, et la terminaison offre quelques chances de succès.

Entre ces deux extrêmes, existent une infinité de nuances plus ou moins marquées qui dépendent de l'âge, de l'idiosyncrasie, des excès commis, et que je crois inutile d'énumérer, présumant que tout médecin y suppléera facilement.

L'expérience nous apprend aussi que chez certains individus, doués d'une heureuse organisation, la Fièvre Jaune peut prendre naissance et avorter peu après, soit par les efforts conservateurs de la nature, soit, et c'est le plus ordinaire, par les secours de l'art, administrés à temps, et d'une manière convenable. Toujours dans ces cas, c'est le traitement antiphlogistique qui réussit; toujours la maladie revêt le caractère inflammatoire.

L'invasion qui a souvent lieu le soir, parfois dans la nuit ou le matin, se caractérise par une forte céphalalgie, la sécheresse de la peau, des frissons alternant avec des bouffées de chaleur, la rougeur de la face et des

yeux, des douleurs contusives aux lombes et aux membres inférieurs, une douleur à la région épigastrique, augmentant plus ou moins par le toucher, accompagnée de nausées, et souvent par des vomissemens de matières, le plus souvent jaunâtres, quelquefois vertes. Un état de constipation, de frayeur plus ou moins marquée, parfois de délire, avec forte fièvre; un pouls généralement très-dur et développé; la langue blanchâtre et saburrale au centre, d'un rouge vif sur ses bords et à sa pointe, d'autres fois jaunâtre et sèche; la bouche amère et le plus souvent sèche; la respiration plus ou moins chaude, quelquefois brûlante; la privation absolue de sommeil : tels sont les premiers symptômes qui se manifestent avec ceux que nous venons d'indiquer.

Cet état se prolonge d'ordinaire jusqu'au deuxième ou troisième jour, et constitue la première période. Pendant ce temps la fièvre est continue, mais avec des rémissions plus ou moins marquées le matin.

C'est vers le troisième ou le quatrième jour, que survient ce calme trompeur dont parlent tous les auteurs, et qui fait concevoir au malade l'espérance d'un prompt rétablissement.

Alors effectivement tous les symptômes diminuent d'intensité, la plupart des fonctions se rétablissent, des transpirations plus ou moins abondantes ont lieu, et l'infortuné se félicite déjà d'avoir échappé au danger qui le menaçait; mais bientôt se développent de nouveau tous les accidens avec plus de fureur que jamais; les matières du vomissement, de jaunâtres ou vertes qu'elles étaient, deviennent brunes ou noires; les selles sont de même nature. Les hémorrhagies passives par le nez, la bouche ou l'anus chez les hommes, et par le vagin chez les femmes, ont lieu; le pouls, quoique fébrile, tombe subitement d'une manière effrayante, et est quelquefois à peine perceptible; la prostration des forces se manifeste plus ou moins; les douleurs d'estomac et des membres sont déchirantes, la céphalée atroce; le malade est dans une agitation continuelle; il conserve souvent ses facultés mentales; d'autres fois, il délire à chaque instant, ou perd entièrement connaissance; la peau se colore en jaune plus ou moins prononcé, de même que les conjonctives. Tels sont les signes qui caractérisent la deuxième période.

La troisième période peut être considérée comme la continuation de la deuxième portée au plus haut degré; elle en est le *maximum,* comme le dit judicieusement M. Devèze, et commence vers le cinquième ou sixième jour, plus tôt ou plus tard. Aux effrayans symptômes déjà décrits, se joint souvent la suppression totale des urines, qui déjà étaient de beaucoup diminuées. Cette suppression a lieu, dans certains cas, dès la deuxième période, très-rarement dès la première; alors la mort est regardée comme assurée. Le hoquet, les soubresauts des tendons, les pétéchies, que j'ai rarement observées, ainsi que M. Devèze, se rencontrent également dans cette période, et une infinité d'autres épiphénomènes qu'il est inutile de détailler, parce qu'ils sont consignés dans tous les écrits sur ce sujet, et que plusieurs seront décrits dans l'Histoire de l'épidémie de 1822.

La mort arrive ordinairement du sixième au neuvième jour, avant ou après selon les cas. Elle est souvent précédée d'une augmentation extraordinaire des forces musculaires, qui permet au malade de se lever pour

aller à la garde-robe, marcher, s'habiller même, à l'instant où, près de rendre le dernier soupir, il paraît épuisé par l'abondance et la continuité des vomissemens et des hémorrhagies, quoique l'absence du pouls indique, souvent depuis un ou deux jours, que le cœur est près de cesser ses fonctions (1).

Les accidens ne sont pas toujours aussi formidables que je viens de le dire. Souvent j'ai vu la maladie suivre son cours sans cette rémission qui sépare la première période de la deuxième, et alors, dans plusieurs circonstances, elle a été moins grave, et s'est terminée par la guérison; d'autres fois, malgré l'existence de la plupart des symptômes appartenant aux deuxième et troisième périodes, les malades ont été guéris; les accidens diminuaient graduellement, les fonctions se rétablissaient, une douce moiteur se manifestait à la peau, ce qui était d'un heureux présage; l'appétit se prononçait, etc.

---

(1) Alors certainement le système nerveux est principalement affecté, mais peut-on dire qu'il en soit ainsi, en général, dès le commencement?

Enfin, dans d'autres cas, la maladie se prolonge jusqu'au douzième, quinzième ou vingtième jour et plus, et est suivie du rétablissement; ou bien, après avoir laissé espérer au médecin une terminaison favorable, les malades périssent.

Les rechutes sont assez fréquentes et dangereuses ; cependant je crois, avec plusieurs médecins, qu'on en a exagéré le danger, car je connais plusieurs exemples où elles n'ont fait que retarder la guérison. Elles sont d'autant moins à craindre, qu'elles ont lieu à une époque plus avancée de la convalescence.

Ayant, dès le commencement de cet Essai, annoncé que, d'accord avec plusieurs médecins très-recommandables, je regardais la Fièvre Jaune comme une variété de la fièvre ardente, compliquée de malignité, je crois devoir terminer la description de cette maladie, par un tableau comparatif abrégé des causes et des symptômes de ces deux maladies, afin de démontrer leur similitude, qui n'est pas, selon moi, contredite par l'inflammation de l'estomac, d'où proviennent les vomissemens, ni par la suppression des urines, qui appartient plus spécialement à

la première, et qui me paraît être le résultat de l'excessive irritation déterminée par l'intensité des causes de la maladie.

Tableau comparatif entre les Fièvres Jaune et Ardente.

Fièvre Ardente.	*Fièvre Jaune :*
CAUSES.	CAUSES.
Elle règne ordinairement en été, dans les climats chauds et secs ; elle attaque, plutôt que tout autre individu, l'adulte qui a la fibre exercée.	Elle règne pendant l'intensité des chaleurs de l'été et de l'automne, et lorsque la sécheresse survient après des pluies fréquentes, ou même sans elles, pourvu qu'il y ait un foyer d'infection ; elle attaque de préférence les adultes vigoureux et sanguins
Elle peut être occasionée par toutes les causes de la fièvre gastrique, et notamment par un travail excessif supporté à l'ardeur du soleil.	Toutes les causes de la fièvre ardente peuvent la faire naître, pourvu qu'il s'y joigne un foyer d'infection qui lui donne son caractère propre.
SYMPTÔMES.	SYMPTÔMES.
Ses principaux symptômes sont : un frisson vif, auquel succède une chaleur brûlante et inégale. Le pouls est plein, fort et fréquent; la rougeur de la face et des yeux est remarquable; la douleur céphalique, les vertiges, sont intenses. L'insomnie, le délire, la sécheresse de toute la peau, des narines et de la langue, sont plus considérables que dans la fièvre gastrique simple. La	Ses principaux symptômes sont : forte céphalalgie, sécheresse de la peau, frissons alternant avec des bouffées de chaleur; rougeur de la face et des yeux, douleurs contusives aux lombes et aux membres inférieurs, douleur augmentant plus ou moins par le toucher, à la région épigastrique; nausées, souvent vomissemens, état de constipation, de frayeur; forte fièvre avec

Fièvre Ardente.	*Fievre Jaune.*
langue est jaune, desséchée; la soif est inextinguible, l'haleiue est brûlante; le dégoût des alimens est porté jusqu'à l'aversion; le malade a de fréquentes nausées, il est constipé, son urine est rouge; il la reod en petite quantité et avec douleur; il éprouve une anxiété, une agitation très-vives, une extrême lassitude; il a des exacerbations vers le soir, plus remarquables les jours impairs.	des rémissions le matin, parfois délire, privation absolue de sommeil, respiration plus ou moins chaude, brûlante quelquefois; pouls ordinairement dur, fort et fréquent, etc., etc., etc.
TERMINAISON.	TERMINAISON.
La Fièvre Ardente se termine quelquefois le troisième ou cinquième jour, par la mort (1).	La Fièvre Jaune se termine souvent par la mort, depuis le troisième jusqu'au sept ou neuvième jour.

Maintenant, je le demande à tout médecin impartial, peut-on voir une similitude plus frappante que celle qui existe entre ces deux maladies, du moins au commencement? et quant aux accidens formidables qui se développent ensuite dans la Fièvre Jaune, ne doit-on pas les attribuer, et à l'intensité des causes déjà énumérées, et à la malignité, résultat du foyer d'infection qui complique

---

(1) *Dictionnaire des Sciences Médicales*, tome 15, pages 257 et 258.

cette dernière et la rend par elle-même si redoutable ?

Traitement général de la Fièvre Jaune.

Comme dans toutes les maladies graves et souvent mortelles, le traitement a varié à l'infini pour la Fièvre Jaune ; on a tour à tour mis en usage les moyens les plus disparates, les plus opposés par leurs effets, et trop souvent sans avoir égard aux causes de la maladie, qui doivent constamment guider le médecin ; sans tenir aucun compte du tempérament, de l'âge des individus qui en sont plus particulièrement et plus fortement affectés ; sans s'occuper des symptômes, ou en les faisant cadrer, au moyen de raisonnemens spécieux, avec la manière de voir qu'on s'était déjà formée, même avant d'avoir soi-même observé la Fièvre Jaune. Une marche si opposée à ce que la raison prescrit, a dû nécessairement entraîner dans des erreurs très-graves, ainsi que le savent tous les médecins qui ont véritablement observé plusieurs épidémies, et qui ont apporté dans leurs recherches un esprit dégagé de toute prévention.

Il est nécessairement résulté de ce chaos, que l'empirisme a souvent prévalu, que d'effrontés charlatans, prônant des remèdes secrets, comme nous en avons eu ici naguère un exemple remarquable, ont capté la confiance de personnes, même éclairées, mais découragées de voir le peu de succès des méthodes employées par beaucoup de médecins : c'est ainsi que le nombre déjà si grand des victimes de la Fièvre Jaune a été augmenté. D'autres ont annoncé avec emphase, comme presque infaillibles, des moyens employés jusqu'alors sans avantage marqué, mais qu'ils prétendaient administrer d'une manière particulière (1).

Qu'est-il arrivé de tout ceci ? la mortalité a toujours été à peu près la même, et dans certains cas elle a été augmentée; cette affreuse maladie a le plus souvent moissonné les trois quarts et plus des malheureux qui en étaient atteints, et l'on est obligé d'avouer que le traitement le plus convenable est encore généralement peu connu.

---

(1) Telle est la méthode laxative dite de Goiffou, dont il sera parlé ci-après.

Cependant parmi cette foule de remèdes tant vantés, quels sont ceux qui ont constamment été exceptés de l'oubli, de l'abandon général dans lesquels sont tombés la plupart d'entre eux? Sont-ce les toniques, les antispasmodiques ou les antiphlogistiques?

Avant de répondre à ces questions, ouvrons les écrits des auteurs qui ont traité de la Fièvre Jaune, et nous verrons, à cet égard, que: 1°, Bruce, médecin anglais du dernier siècle, qui pratiquait à la Barbade, dit, selon Lind: *In incipiente igitur febre, quoniam plerumque pulsus velox et plenus sit, mittatur sanguis, pro ratione virium et ætatis; repetita perrarò juvat missio* (1). Il conseille ensuite les adoucissans, les doux minoratifs, à la deuxième période; les toniques, à la troisième; il exclut les émétiques en tout temps.

2°. M. Devèze, qu'on ne saurait trop citer quand il s'agit de la Fièvre Jaune, dit positivement que les boissons délayantes, les saignées modérées, les émolliens, etc., sont

(1) Maladies des Européens dans les pays chauds.

les seuls moyens à employer lors de l'invasion, et il proscrit les vomitifs (1).

3°. M. Tommasini, quoiqu'il n'eût jamais observé la Fièvre Jaune lorsqu'il composa son ouvrage sur cette maladie, est un de ceux qui en ont donné, selon moi, la description la meilleure et la plus exacte. Voici comment il s'exprime en parlant du traitement : « La méthode antiphlogistique est,
» au commencement de la maladie, la seule
» qui convienne à la Fièvre Jaune, et il n'en
» est point d'autre qui soit capable de la
» guérir (2). »

4°. Palloni lui-même, tout en disant que les forces vitales tendent à leur destruction dans cette maladie, convient que la pratique prouve le mauvais effet des toniques donnés au début.

5°. M. Bally, qui ne regarde pas la Fièvre Jaune comme inflammatoire, avoue cependant qu'il convient d'employer *les affaiblissans*, s'il y a *sthénie et phlegmasie des or-*

(1) Page 491.
(2) Pages 268 et 269.

ganes (1). Or, cette phlegmasie existe constamment à l'ouverture des cadavres.

6°. M. L. Valentin, dont je me glorifie d'avoir adopté l'opinion, en considérant la Fièvre Jaune comme une fièvre *ardente*, compliquée de malignité, s'exprime de la même manière (2).

Je pourrais citer encore un grand nombre d'autres médecins très-respectables qui ont eux-mêmes traité la Fièvre Jaune, et dont la manière de voir, quant au traitement, est semblable à celle des auteurs précités; mais comme le détail en serait trop long, je me bornerai à désigner Rush, Batt, Pouppé, Chauffepié, Carey, Moseley, Hogde, Carson; MM. Félix Pascalis, Gilbert, Jackson, etc., etc., dont l'autorité, jointe à celle des noms précédens, est suffisante, ce me semble, pour démontrer que le traitement antiphlogistique a été généralement regardé jusqu'ici comme le plus convenable, le plus rationnel, dans la première période.

---

(1) Page 556.

(2) Traité de la Fièvre Jaune d'Amérique, pages 57 et 197.

Et en effet, quel autre peut être raisonnablement employé, d'après les symptômes qui caractérisent l'invasion de la maladie ?

Mais, m'objectera-t-on, si ce mode de traitement est le meilleur, pourquoi ceux qui en font usage ne sont-ils guère plus heureux que les autres ?

Pour répondre convenablement à cette objection, je commencerai par établir en principe, que la Fièvre Jaune est, de sa nature, une maladie très-dangereuse, et qui, quels que soient les remèdes qu'on lui opposera, sera toujours funeste à la plupart des individus qui en seront atteints, en raison des lésions graves, souvent au-dessus des ressources de l'art, qu'elle détermine dans plusieurs organes essentiels à la vie, et cela dès son invasion. Ensuite je dirai que très-fréquemment le médecin est appelé trop tard près des malades : on ne peut espérer de guérison, ainsi que beaucoup d'auteurs le disent avec vérité, que lorsqu'on est appelé tout-à-fait au début; peut-être aussi les antiphlogistiques employés sont-ils rarement adaptés à l'idiosyncrasie de chaque sujet. Je m'explique : les antiphlogistiques conviennent toujours au

commencement; mais chez tel sujet, c'est la saignée qui est d'abord préférable; chez tel autre, ce sont les sangsues, les doux minoratifs; chez tous, les délayans, la diète absolue, les lavemens émolliens, etc., etc.

On nous a assuré ici que le docteur Marshal (médecin qui a demeuré plusieurs années à la Nouvelle-Orléans, où il a été membre et Secrétaire-général de la Société médicale, et dont il est parlé dans les rapports de cette société sur les épidémies de 1817 et 1819), qui habitait depuis peu de temps à Sant-Yago de Cuba, a pratiqué dans cette ville, avec un succès étonnant, la saignée, pendant l'épidémie dont elle a été victime en 1822, ainsi que la Nouvelle-Orléans. Il la pratiquait dès l'invasion, plongeait le bras dans l'eau chaude lorsqu'il avait ouvert la veine, et laissait couler le sang jusqu'à ce que le malade ne ressentît plus de douleur à la tête; il arrêtait alors la saignée, administrait à l'intérieur les délayans et les adoucissans; aussitôt que la céphalalgie recommençait, il saignait de nouveau et de la même manière. Ce médecin étant mort, peu après l'épidémie, d'une autre maladie, il m'a

été impossible d'avoir les renscignemens ultérieurs que je voulais lui demander à ce sujet; mais j'avoue que ce mode de traitement, qui a beaucoup d'analogie avec les saignées poussées jusqu'à défaillance, conseillées par le célèbre Rush, me paraît susceptible de réussir dans plusieurs cas, en en faisant usage tout-à-fait au début, et chez des individus robustes et sanguins.

Un autre moyen que je trouve très-rationnel, parce qu'on en conçoit bien les effets, consiste dans l'application de moxas à la région épigastrique et le long de la moëlle épinière ; mais il ne peut convenir dans tous les cas, car pour s'en servir avec quelque espoir de succès, il faut supposer que l'irritation déterminée par leur application sera supérieure à celle qui a lieu dans l'estomac et l'épine, d'après l'axiome *ubi stimulus ibi affluxus;* et celui-ci : de deux irritations existantes dans des parties différentes du corps, la plus intense fait cesser celle qui l'est moins.

Au reste, je citerai quelques exemples de l'emploi du moxa, dans l'histoire de l'épidémie de 1822, qui prouveront l'efficacité complète de ce moyen dans un cas intéressant.

Les autres moyens analogues au moxa, tels que les ventouses sur l'abdomen, conseillées par M. le docteur Larrey, et autres tels que les rubéfians, conviennent aussi très-bien pour arrêter les vomissemens. Il faut toujours seconder ces moyens par les adoucissans, les doux laxatifs salins et acidules, selon l'indication, et par les lavemens analogues, fréquemment administrés, etc.

La méthode laxative, connue depuis long-temps à Saint-Domingue, est, m'ont assuré plusieurs médecins qui y ont pratiqué, celle dite de Goiffon, parce que ce pharmacien, qui habitait la Nouvelle-Orléans, où il est mort il y a environ deux ans, fut le premier qui la conseilla, ici, en 1819. Elle a été fréquemment employée pendant l'épidémie de 1822, et dans plusieurs circonstances avec quelques avantages; en voici la formule:

Pr. Nitrate de potasse. . . . ℥ij (1).
Sulfate de soude. . . . ℥vi

(1) Les médecins d'Europe qui liront cet Essai, trouveront sans doute les doses des médicamens trop

Tartrate acidule de potasse. ℥ iij
Acétate de potasse. . . gr. xxiv.

Dissolvez dans une bouteille d'eau chaude.

On faisait boire au malade, cette solution, par verre, de distance en distance (1 à 2 heures d'intervalle), dans les premiers jours de la maladie, jusqu'à ce qu'elle eût déterminé des évacuations ; et lorsque celles-ci avaient lieu, on diminuait et on éloignait les doses. On suspendait ou l'on continuait l'usage de cette solution, et selon l'indication, on y joignait des lavemens émolliens ou d'oxicrat, etc.

Lorsque l'estomac supportait avec difficulté cette boisson, l'éther acétique à la dose de sept à huit gouttes, en facilitait souvent la digestion et faisait cesser les nausées et les vomissemens.

Plusieurs médecins variaient la composi-

élevées en général, dans cette formule et les suivantes ; mais ils cesseront de les trouver ainsi, lorsqu'ils sauront qu'habituellement, il faut qu'elles soient ici doubles de ce qu'elles sont en Europe, pour produire le même effet, ce qui tient sans doute au relâchement de la fibre, dans un pays chaud et marécageux.

tion de ce laxatif et la manière de l'administrer : ainsi les uns doublaient la dose de l'acétate de potasse et du sulfate de soude et y ajoutaient un sirop ; les autres secondaient son action par la limonade de tamarins ou toute autre tisane laxative administrée, à la dose de trois ou quatre cuillerées, toutes les heures.

On conçoit que les résultats devaient en général être toujours à peu près les mêmes quel que fût le mode d'administration préféré. Si ce moyen me semble susceptible d'être conservé, ce n'est que comme anti-phlogistique et doux purgatif, bien qu'il puisse, même dans ce cas, être avantageusement remplacé par la magnésie calcinée, les tamarins et la casse.

Mais, comme je l'ai déjà remarqué, ces divers moyens ne peuvent convenir dans tous les cas, et le médecin doit avoir égard pour leur emploi, à l'âge, au tempérament, au temps qui s'est écoulé depuis l'invasion de la maladie, aux accidens prédominans, etc. Ainsi les moxas seront inutiles lorsque l'inflammation interne aura déjà fait tellement de progrès, qu'on pourra raisonnablement

supposer que celle que l'on déterminerait à la peau par leur application n'arrêterait pas sa marche; les saignées jusqu'à cessation de la céphalalgie, ne pourront être pratiquées sans un grand danger, chez les personnes faibles ou déjà épuisées par des excès.

Quoi qu'il en soit, si j'ai pu démontrer que la méthode anti-phlogistique directe ou révulsive est, comme j'en suis persuadé, la principale, la seule, qui convienne dans la première période de la fièvre jaune, en la variant et la modifiant selon les circonstances; si, également, la longue description que j'ai donnée du traitement de cette période, laisse à mes lecteurs l'intime conviction que ce n'est absolument que pendant sa durée qu'on peut espérer de sauver les malades, par le moyen des ressources bien dirigées de notre art, et de diminuer ainsi, ou même quelquefois d'empêcher le développement des accidens presque toujours funestes des autres périodes (1), j'aurai atteint le but que je me suis proposé.

---

(1) Je me trouve heureux de voir que mon opinion concorde en cela, comme en beaucoup d'autres choses,

Il existe aussi des cas dans cette première période, où les anti-spasmodiques, tels que le camphre, le musc, les préparations d'opium et autres, peuvent être avantageusement employés; mais ce sont les plus rares, et de semblables exemples se rencontrent seulement lorsqu'on a affaire à des individus peu robustes, et chez lesquels l'irritabilité nerveuse est prédominante, comme chez les femmes en général.

Le traitement doit subir des modifications marquées à la deuxième période, selon les accidens qui compliquent alors la maladie, et lui donnent plus ou moins le caractère de malignité qui la distingue. Ainsi, lorsque la prostration des forces, jointe à l'affaiblissement progressif du pouls, survient, ce qui arrive assez ordinairement, l'emploi sagement combiné des toniques est indiqué; mais

---

avec celle du célèbre docteur Broussais, qui dit que dans le traitement des fièvres, il a observé qu'en employant les anti-phlogistiques, on rend les symptômes dits putrides et malins plus rares, et on diminue considérablement la mortalité. (*Voyez* ses différens ouvrages.)

il est toujours nécessaire de continuer à tenir le ventre libre par les laxatifs et les lavemens, outre les moyens indiqués dans la première période. Pour arrêter ou prévenir les vomissemens, on fait alors usage, quelquefois avec succès, du musc, des opiacés, ou de la potion anti-émétique de Rivière, que je déclare cependant avoir vu échouer communément.

Les acides minéraux, et surtout les acides muriatique et sulfurique, étendus dans l'eau sucrée, constituent une tisane parfois efficace. Au reste, comme mon honorable confrère, le docteur Trabuc, l'observait dans le rapport de la Société médicale pour l'épidémie de 1819, la méthode iatraleptique est souvent la plus convenable dans cette période, en raison de la difficulté que les malades éprouvent généralement à conserver les médicamens ingérés, trop souvent rejetés par le vomissement, qui se joue d'ordinaire de tous les moyens internes employés pour l'arrêter. C'est alors que les frictions avec les tranches de citron, les vésicatoires sur l'estomac, lorsqu'il n'y a pas de suppression d'urine, les sinapismes sur l'abdomen, les moxas

et les ventouses, peuvent produire l'effet désiré.

M. Devèze dit : « Il est peu d'indications qui » ne puissent se présenter dans cette deuxiè- » me période de la Fièvre Jaune, et il n'est » pas, par conséquent, de médicament qui » n'y puisse trouver sa place : c'est au prati- » cien de décider sur le moment celui qui » convient (1). » Il faut donc alors faire la médecine des symptômes ? C'est mon opinion.

Mais avouons-le, le plus souvent dans les cas malheureux et trop communs, où les vomissemens sont opiniâtres et analogues au marc de café, tous les moyens sont sans effet, parce que les altérations qui existent alors, dans la substance même de l'estomac et du canal intestinal, sont devenues irréparables.

Quoi qu'il en soit, on ne doit pas pour cela négliger d'essayer tout ce qu'on croit susceptible d'agir efficacement, puisque nous possédons beaucoup d'exemples d'individus qui ont guéri, après avoir éprouvé ces symptômes formidables.

---

(1) Page 274.

Pendant la troisième période, on continuera la plupart des remèdes indiqués dans la deuxième. Parmi les toniques, la serpentaire de Virginie, la valériane, le quinquina en infusion acidulée avec les acides minéraux, les lavemens et les frictions de même nature; les potions dans lesquelles entreront le camphre, le nitre, l'ammoniaque, le musc, le castoreum, l'opium, le vin de Madère, etc., seront employés selon l'indication.

La teinture d'Huxham, donnée fréquemment à dose assez élevée (une demi-cuillerée à une cuillerée, toutes les deux ou trois heures), a été préconisée par M. L. Valentin et plusieurs autres médecins; elle est fréquemment employée ici, de même que l'acétate d'ammoniaque ou esprit de Mendererus.

Outre ces moyens généraux, d'autres particuliers doivent être adaptés aux divers accidens. Ainsi, lorsqu'il y aura suppression d'urine, de larges cataplasmes sinapisés seront appliqués sur l'abdomen et les lombes; des flanelles imbibées de décoction émolliente chaude; des feuilles de sureau passées au

feu dans une poêle, appliquées très-chaudes sur la région hypogastrique, parviendront quelquefois à la faire cesser. Il en sera de même des bains tièdes, des compresses d'eau froide souvent renouvelées, des boissons diaphorétiques composées avec les racines de persil, de fraisier, l'asperge, l'ortie, etc.; dans lesquelles on pourra ajouter du nitre, de l'acétate de potasse, de l'esprit de nitre dulcifié, etc. Dans les cas très-rares où il y a seulement rétention, le cathétérisme conviendra; mais c'est d'ordinaire la suppression que l'on a à combattre : elle résulte quelquefois du spasme des reins, et peut alors être avantageusement attaquée par les opiacés et les autres anti-spasmodiques.

Le hoquet a, dans quelques circonstances, cédé à l'usage des sédatifs, notamment de l'opium; les excitans extérieurs ont aussi réussi quelquefois dans ce cas; mais lorsque ce symptôme dangereux existe dans cette période, principalement lorsqu'il est suivi de vomissemens et compliqué de la suppression de l'urine, c'est un signe mortel.

J'ai omis à dessein de parler de l'application des vésicatoires aux extrémités assez ra-

rement usités à la Nouvelle-Orléans, et sur lesquels je m'abstiens de manifester mon opinion.

On conçoit facilement que beaucoup de moyens que j'ai indiqués ne sont pas toujours praticables, et que, par exemple, la persistance des vomissemens ne permet pas d'administrer les remèdes qui doivent être ingérés. C'est au médecin alors à se comporter selon les indications qui se présentent, à essayer ce que son génie lui annonce être opportun dans le moment, et à continuer sans relâche d'agir jusqu'à ce qu'il ait la certitude que la mort (qui n'est quelquefois que menaçante) soit arrivée, puisqu'on cite des exemples d'individus qui ont été sauvés après avoir éprouvé la plupart des accidens les plus graves des trois périodes.

On trouvera aussi, sans doute, que je n'ai pas parlé d'un grand nombre de médicamens réputés très-appropriés à cette maladie; mais outre que je suis loin d'avoir eu la prétention de dire à cet égard tout ce qu'il y avait à dire, je dois déclarer franchement que j'ai cru ne devoir faire mention que de ceux qui me paraissent utiles. C'est pour cela, par exem-

ple, que je n'ai rien dit de l'usage si répandu, principalement parmi les médecins anglais et américains, des préparations mercurielles qui, malgré les éloges pompeux qu'on leur a donnés, me semblent, d'après l'expérience, toujours au moins inutiles dans le traitement de la fièvre jaune.

QUATRIÈME PARTIE.

Description de l'épidémie de la Nouvelle-Orléans, en 1822.

L'HIVER fut plus rigoureux que d'ordinaire, et commença de bonne heure. Dès la fin de décembre 1821, il avait tombé de la neige en abondance pendant tout un jour. Le printemps se distingua par des pluies fréquentes qui continuèrent jusqu'au mois d'août, et empêchèrent ainsi, en les renouvelant sans cesse, la putréfaction des eaux stagnantes qui sont en si grande quantité dans plusieurs parties de la ville et des environs. Aussi jusqu'à cette époque n'observa-t-on aucun cas de Fièvre Jaune, malgré l'intensité de la chaleur; déjà nous nous flattions de l'espoir d'être encore épargnés cette année comme la précédente par le fléau, lorsque la sécheresse survint, et nous enleva bientôt toutes nos espérances.

On peut considérer comme une circonstance qui a contribué à déterminer l'épidémie, les fouilles de terre assez considérables, pratiquées pendant l'hiver et le printemps précédens, pour le pavage des rues de la ville, jointes à celles que nécessita la construction d'une assez grande quantité de maisons, et qui continuèrent pendant une partie de l'été (1).

Dès la fin d'août, quelques cas bien avérés de Fièvre Jaune avaient déjà été observés, mais elle devint tout-à-coup épidémique au commencement de septembre, et avec une telle violence que le nombre des morts fut, dans peu de temps, porté à plus de trente personnes par jour, et continua dans cette effrayante proportion, jusqu'à la fin d'octobre.

Un fort vent du nord qui eut lieu au commencement de novembre, arrêta l'épidémie dans sa marche dépopulatrice, presqu'avec

---

(1) Il est à remarquer que c'est surtout au faubourg Sainte-Marie, où la maladie a principalement sévi, qu'il a été construit une plus grande quantité de maisons.

la même rapidité qu'elle avait commencé (1); elle se réduisit à quelques cas sporadiques, et à peine à la fin de novembre en existait-il encore quelques vestiges.

Aussitôt que l'épidémie commença, notre estimable maire, M. Roffignac, dont le zèle infatigable et la sollicitude ne se sont pas démentis un seul instant pendant ces jours de calamité, fit publier qu'on fournirait aux étrangers non-acclimatés et sans fortune qui voudraient s'éloigner de la ville, les moyens nécessaires pour se retirer de l'autre bord du lac Pontchartrain, jusqu'à la fin de l'épidémie; il invitait également tous les autres à s'éloigner aussi pendant cet intervalle. Je me permis alors moi-même (le 6 septembre), des invitations semblables dans les gazettes, en faisant connaître le danger que ces personnes couraient en demeurant en ville. Très-peu profitèrent de ces divers avis (2), et près

---

(1) Ceci est bien remarquable et prouve de reste, ce me semble, la non-contagion de la maladie, et jusqu'à quel point l'air en est le principal véhicule.

(2) Peu de jours après, M. le maire me dit qu'il y avait encore en ville, environ trois mille étrangers susceptibles de contracter la Fièvre Jaune.

de la moitié de ceux qui restèrent fut moissonnée dans les deux mois.

Les symptômes se développaient généralement avec violence dans cette épidémie; ils étaient analogues à ceux qui sont énumérés dans la description que j'ai donnée de la Fièvre Jaune en général. Une circonstance remarquable, et qui a été notée par plusieurs médecins, c'est l'absence apparente de la fièvre, et quelquefois l'extrême lenteur du pouls chez plusieurs individus, qui ont néanmoins succombé avec la plupart des accidens principaux.

Une autre circonstance très-intéressante qui est encore une preuve que la maladie n'était pas contagieuse, c'est la manière dont elle se développa.

Un des premiers cas se manifesta au Bassin, lieu très-voisin du cimetière, à une extrémité de la ville, et qui, par sa position, réunit au degré le plus éminent, les conditions nécessaires pour donner naissance à la Fièvre Jaune. Un autre eut lieu peu après au centre de la ville, rue Bienville; un troisième, rue Royale entre celles du Maine et de Saint-Philippe, très-loin des deux pre-

miers endroits; un quatrième au faubourg Marigny, rue Moreau; un cinquième enfin de l'autre bord du fleuve, vis-à-vis la ville, dans un lieu situé près d'une briqueterie où travaillaient, en remuant continuellement le sol, une soixantaine d'Européens, Allemands et Irlandais, qui périrent presque tous pendant l'épidémie. Les cinq individus désignés tombèrent malades à peu près en même temps, et succombèrent dans peu de jours.

La maladie se propagea ensuite irrégulièrement dans la ville et les faubourgs avec une extrême promptitude; mais le faubourg Sainte-Marie, situé à l'ouest, fut le plus maltraité, ainsi que la partie de la ville qui y correspond, tandis que les faubourgs de Marigny et de Clouet, situés à l'est, n'éprouvèrent que peu de perte, quoiqu'un des premiers cas eût pris naissance dans l'un d'eux.

Frascati, sorte de maison de plaisance située à l'extrémité Est du faubourg de Clouet, était le refuge de plusieurs personnes non-acclimatées, qui malgré le voisinage de la ville, y jouissaient d'une très-bonne santé, quoiqu'elles fussent fréquemment visitées par les habitans des quartiers infectés : trois

des personnes qui l'habitaient, vinrent en ville, à diverses époques de l'épidémie, y contractèrent la maladie, nonobstant le peu d'heures qu'elles y séjournèrent, et retournèrent à Frascati où elles moururent, sans la communiquer à qui que ce soit (1).

La suppression des urines fut fréquente dans cette épidémie, de même que le délire. Beaucoup de malades moururent comme suffoqués, ayant la face colorée en bleu; plusieurs eurent des hémorragies passives des lèvres et de la bouche. Parmi eux j'en visitai un qui était traité par M. le docteur Dupuy: il guérit après avoir craché du sang en abondance pendant environ huit jours. Un autre, chez lequel le même phénomène exista également plusieurs jours, succomba seulement le treizième.

---

(1) C'est sur des faits de cette nature, recueillis par M. le docteur Devèze à Saint-Domingue et aux États-Unis, qu'est fondée sa doctrine de l'origine locale ou de l'infection, et de la non-contagion de la fièvre jaune, démontrée pour la première fois dans son ouvrage imprimé à Philadelphie, en 1794, sous le titre de *Recherches et observations sur les causes et les effets de l'épidémie qui a régné à Philadelphie en* 1793, et si

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES.

Première observation.

M. A. Bernard, jeune Français d'un tempérament éminemment sanguin, robuste, depuis environ trois mois à la Nouvelle-Orléans, tomba malade subitement, le vingt septembre 1822, au soir, prit un bain, eut une hémorragie nasale le vingt-un, se mit à l'usage d'une tisane de chicorée acidulée avec le suc d'orange aigre, et prit des lavemens émolliens; il me fit appeler le vingt-deux dans la matinée.

J'observai les symptômes suivans : face très-rouge, animée, langue d'un rouge foncé sur les bords, grisâtre au centre, somnolence, douleur épigastrique et le long de la colonne épinière, nausées, céphalalgie.

---

bien développée dans son *Traité de la Fièvre Jaune*, publié à Paris en 1820 : doctrine accueillie dans tous les États-Unis, et qui ne peut manquer de l'être partout où l'on observera la marche de la maladie sans préjugés, puisque partout elle est l'effet d'émanations délétères qui, mises en action par une température élevée, infectent l'atmosphère, et cessent d'agir par l'abaissement de la température.

J'ordonnai la tisane de tamarin et de casse nitrée, et des lavemens émolliens.

Le soir : même état, et de plus, yeux rouges ; continuation des mêmes moyens, bain de pieds sinapisé.

Le vingt-trois au matin : il a eu deux vomissemens bilieux dans la nuit, la somnolence persiste, il y a peu de fièvre, mais l'épigastre est très-sensible au toucher; le malade éprouve des douleurs vagues, la figure et les yeux sont très-rouges. Sinapismes aux pieds, eau de veau nitrée, cataplasme émollient sur l'épigastre, potion calmante sudorifique, lavemens d'oxierat.

A midi : persistance des symptômes, bain entier.

Le soir : toujours même état; cataplasme émollient à l'estomac, lavemens émolliens.

Le vingt-quatre au matin : la nuit a été très-agitée, douleur vive le long de l'épine, vomissement d'environ quatre gorgées de sang; peu de fièvre apparente; cependant application de trois moxas le long de l'épine, limonade de tamarin nitrée, lavemens laxatifs. Le malade a rendu des urines troubles et fétides, en petite quantité.

A onze heures du matin : mieux sensible, rémission ; je permets quelques cuillerées de crème de pain ; il y a eu trois selles.

Le soir : il y a eu un vomissement grisâtre, la douleur épigastrique existe toujours, mais celle de la colonne épinière est totalement dissipée, ce qui me paraît être le résultat évident de l'application des moxas. Le pouls est lent et petit ; les urines, qui sont rares depuis le commencement de la maladie, n'avaient pas coulé depuis ce matin, il en est sorti ce soir une très-petite quantité. Application sur l'hypogastre, de flanelles imbibées d'une forte décoction de persil ; tisane de bourrache et de chiendent nitrée et gommée ; lavemens émolliens ; potion calmante opiacée pour la nuit.

Le vingt-cinq au matin : peu de sommeil, un vomissement grisâtre dans la nuit, peu d'urine, langue rouge, continuation de la douleur épigastrique, éruption de boutons rouges très-rapprochés aux bras et au corps. Application de trois moxas sur l'épigastre ; limonade muriatique ; lavement laxatif.

A midi : peu après l'application des moxas à l'épigastre, il y a encore eu un vomisse-

ment grisâtre, mais maintenant le malade ne souffre plus, n'a plus de nausées, et il est sans fièvre. Il a rendu des urines de couleur d'infusion de café. Continuation des moyens internes et de plus poudre tempérante, composée de camphre et nitre *aa gr̃* ij, une dose toutes les deux heures.

Le soir : il a uriné plusieurs fois, et n'éprouve plus de douleur épigastrique; un lavement.

Le vingt-six au matin : la nuit a été bonne; pouls naturel, langue humectée, moins rouge, douleur nulle, appétit. Dans la nuit une selle, excrétion d'urine de couleur d'infusion de café. On continue la poudre tempérante; tisane de chicorée acidulée avec l'acide muriatique; panade; lavement.

A midi : continuation du mieux être.

Le soir : pouls un peu dur, mais sans fièvre; purgé demain avec le kina purgatif.

Le vingt-sept au matin : la nuit a été tranquille, mais il y a peu de sommeil; la peau devient jaune; le malade prend le purgatif.

A midi : il a eu six selles, les urines sont toujours très-foncées en couleur, le pouls

est lent et petit ; le malade est faible, mais il a de l'appétit ; soupe maigre, eau vineuse.

Le soir : bien.

Le vingt-huit au matin : très-bien ; la peau se colore en jaune de plus en plus. Je permets un œuf et la soupe maigre, l'eau vineuse.

Le soir : continuation.

Le vingt-neuf : la jaunisse s'étend jusqu'aux selérotiques, le sujet est toujours bien.

Le trente : état saburral, purgation pour le lendemain.

Le premier octobre : il est bien purgé.

Le deux : convalescence.

J'ai donné quelque étendue à eette observation, parce qu'ayant annoneé, dans le temps à plusieurs eonfrères, que je eroyais devoir la guérison de mon malade à l'application des moxas, je les engageai à essayer ce moyen héroïque; la plupart s'y refusèrent; quelques-uns même dirent que le cas dont on vient de lire la relation n'était pas une Fièvre Jaune, les aceidens prineipaux, tels que la suppression des urines, les vomissemens noirs et le hoquet ne s'étant pas manifestés (1).

(1) Je demande à tout médecin impartial, qui con-

Je demandai et j'obtins d'essayer les moxas à l'hôpital; mais je ne le pus qu'imparfaitement (malgré que je fusse secondé avec zèle par M. le docteur Martin qui en était alors le médecin), parce que la plupart des individus qu'on y apportait malades de cette affection, en étaient déjà atteints depuis plusieurs jours, et que les ravages intérieurs ne pouvaient être surmontés.

Sur quatre ou cinq occasions que j'eus d'appliquer les moxas, je ne réussis qu'une seule fois. En ville, quelques confrères m'invitèrent à essayer ce moyen avec eux, ce que je fis dans deux cas; mais la maladie était déjà très-avancée (1), et je n'en obtins aucun succès. Ce mode de traitement, qui est très-rationnel, puisqu'on en conçoit bien les effets, me paraît devoir fixer l'attention des prati-

---

naît cette maladie, si, bien que ces symptômes ne se manifestent pas, elle ne peut pas néanmoins exister, et si d'ailleurs, dans ce cas, on ne doit pas attribuer leur absence à l'application des moxas qui ont arrêté la marche des accidens ?

(1) L'un, M. Bouillerot, mourut le jour même de l'application; l'autre, Me. Vallée, mourut le lendemain.

ciens, et je le crois susceptible de réussir dans plusieurs circonstances, lorsqu'il sera employé à temps. Aussi me proposai-je de recommencer ces tentatives lorsque malheureusement l'occasion s'en présentera.

Seconde observation.

M. François, italien, d'un tempérament bilieux, sanguin, âgé d'environ trente ans, d'une faible constitution, habitant depuis quelques mois dans ce pays, ressentit le six octobre, étant à la chasse, une douleur extrêmement vive à un des doigts; cette douleur l'obligea de rentrer chez lui, et donna lieu à un violent accès de fièvre, pendant lequel elle se dissipa. La fièvre continua le sept avec une rémission le matin, et le huit, de bonne heure, il m'envoya chercher.

J'observai les symptômes suivans : Céphalalgie intense, fièvre, langue et yeux très-rouges, air épouvanté avec pressentiment funeste, peau sèche et chaude. Limonade de tamarin nitrée, lavemens d'oxicrat, bain entier.

Le soir : même état, augmentation de la

fièvre et de la céphalalgie. Continuation de la tisane et des lavemens.

Le neuf au matin : persistance des symptômes, rémission de la fièvre ; potion laxative composée comme suit :

Pr. Sulfate de magnésie } *aa.* . . ʒ vj
Sulfate de soude. . }
Tartrate acidule de potasse. . ℥j
Nitrate de potasse. . . . . . j

Dans une bouteille d'eau bouillante ; à prendre deux cuillerées par heure.

Le soir : il y a eu quelques évacuations, mais il a été très-agité toute la journée avec des nausées fréquentes. Bain, lavemens émolliens, eau de poulet nitrée.

Le dix au matin : la nuit a été très-mauvaise, il y a eu beaucoup d'agitation ; le malade s'est levé plusieurs fois malgré les gardes, et il a eu deux syncopes. Potion composée avec l'infusion de feuilles d'oranger, le camphre, le nitre, le sirop de fleurs d'oranger et l'éther acétique, pour arrêter les nausées.

Dans l'après-midi : pouls très-faible ; d'ailleurs à peu près même état ; décoction de quinquina gommée par cuillerées.

Le onze au matin : rémission, nuit plus calme; décoction de quinquina et de vipérine, gommée; frictions avec la décoction de quinquina camphrée, lavemens avec l'opiat de Masdewal, composé comme suit :

Pr. Sous-carbonate de potasse }
Muriate d'ammoniaque. . . } *a a* j
Émétique. . . . . gr. xviij
Mêlez et triturez exactement :
Quinquina en poudre. . . . . ℥j
Faites un opiat avec S. Q. de miel ou de sirop d'absinthe.

Chaque lavement contenait la moitié de la dose ci-dessus, dissoute dans l'eau chaude; il en prenait deux dans la journée.

Le soir : les accidens reparaissent avec intensité. Il y a eu plusieurs vomissemens. Continuation des mêmes moyens, et de plus, eau de poulet acidulée avec l'acide acétique.

Le douze au matin : la nuit a été très-mauvaise; il y a eu des vomissemens noirs qui continuent ce matin; le pouls est imperceptible, il y a une hémorragie nasale passive. Frictions avec une forte décoction de quinquina camphrée et ammoniacée; lave-

mens analogues, potion opiacée et éthérée.

Les vomissemens continuent pendant toute la journée, malgré tous les moyens, et le malade meurt la nuit suivante.

Cette seconde observation offre cela de particulier, qu'une très-vive douleur à un doigt parut en quelque sorte commencer la maladie. Le sujet était d'un tempérament bilieux, peu robuste, et très-impressionnable; chez lui, il semblait surtout que le système nerveux fût influencé plus particulièrement; cependant, les anti-spasmodiques ne produisirent aucun soulagement.

La promptitude de la chute des forces et du pouls, me parut commander impérieusement l'emploi des toniques; le quinquina et les autres moyens furent prodigués sans succès, comme cela arrive dans la plupart des cas, et le cinquième jour le malade succomba.

Les moxas que je voulus employer lors de ma deuxième visite, et qu'il refusa obstinément, auraient-ils produit plus d'effet? Je n'ose prononcer, n'ayant pu faire l'ouverture du cadavre qui eût été indispensable pour répondre à cette question.

Troisième observation.

M. Dyssone, jeune français, depuis environ dix mois à la Nouvelle-Orléans, d'un tempérament sanguin, bilieux, d'une constitution robuste, tomba malade le vingt-un octobre au soir, et me fit appeler le lendemain matin vingt-deux.

J'observai les symptômes suivans :

Fièvre avec céphalalgie intense, chaleur vive et sécheresse de la peau; vomissemens bilieux; air épouvanté, quoiqu'il répétât sans cesse qu'il n'avait pas peur; yeux rouges; douleur lombaire.

Je jugeai de suite ce cas des plus graves, et le déclarai tel aux personnes chez lesquelles il demeurait; j'ordonnai un lavement émollient; six gouttes d'éther acétique dans un peu d'eau sucrée, pour arrêter les vomissemens, moyen qui a été employé plusieurs fois avec succès pendant l'épidémie; ensuite une potion laxative composée comme celle dont la formule se trouve à la page 98, à prendre trois cuillerées par heure, et l'eau de poulet pour tisane.

A midi : à peu près même état, il n'a cependant pas vomi et il a eu quelques selles ; continuation des mêmes moyens.

Le soir : redoublement de la fièvre, bain entier ; eau de poulet.

Le vingt-trois au matin : il y a eu un vomissement dans la nuit, une rémission ce matin ; éther acétique et potion laxative de la même manière.

A midi fièvre, nausées, quelques évacuations.

Le soir : à peu près même état, le malade n'urine pas depuis ce matin et il a eu quelques légers vomissemens. Je suspends l'administration du laxatif, et je fais continuer l'eau de poulet en y ajoutant du nitre et l'éther acétique.

Lé vingt-quatre au matin : il y a eu plusieurs vomissemens bilieux dans la nuit et ce matin ; la suppression d'urine persiste ; le pouls est faible, il y a de l'anxiété. Application d'un poulet ouvert tout vif sur l'estomac (1) ; eau de poulet acidulée et nitrée.

---

(1) Ce moyen a été mis en usage pour arrêter les vomissemens, plusieurs fois pendant l'épidémie, et il

A midi : même état, pouls très-faible, toujours suppression d'urine. Consultation avec M. le docteur Trabuc ; nous arrêtons, qu'on fera prendre une infusion de valériane gommée, que le malade sera frictionné avec une décoction de quinquina et de vipérine acidulée, et qu'un large sinapisme sera appliqué sur les lombes.

Le soir : pouls imperceptible, légers vomissemens, continuation de la suppression des urines, langue rouge sur les bords, légèrement saburale au centre ; tête saine, voix forte, paroles brèves, extrémités froides. Continuation des mêmes moyens et de plus lavemens avec l'opiat de Masdewal ; on lève le sinapisme.

---

a quelquefois réussi ; je l'ai employé avec succès chez une jeune Américaine de dix-sept ans, le quatrième jours de sa maladie, lorsqu'elle avait déjà vomi des matières brunâtres. Cette jeune fille guérit, mais comme plusieurs autres moyens furent également mis en usage pour le traitement, je suis loin de vouloir lui attribuer exclusivement l'heureuse terminaison de la maladie ; néanmoins les vomissemens cessèrent après l'application du poulet sur l'estomac, ce qui permit d'administrer les remèdes que, jusque-là, elle ne pouvait conserver.

Le vingt-cinq au matin : même état, vomituritions dans la nuit, persistance de la suppression totale des urines ; potion composée avec l'infusion de valériane, l'oximel scillitique et l'esprit de nitre dulcifié ; continuation des frictions, etc.

A midi : tous les accidens persistent avec violence, il n'existe plus de pouls, le malade est froid et insensible jusqu'aux cuisses et aux bras, la voix est toujours forte et assurée. Potion composée avec la valériane, l'extrait de quinquina, l'esprit de Mendererus, l'esprit de nitre dulcifié et un sirop, à prendre de demi-heure en demi-heure, par cuillerées ; large sinapisme au ventre, continuation des frictions et des lavemens avec l'opiat de Masdewal.

Le soir : tous les accidens persistent, la respiration est précipitée ; il n'est pas sorti une goutte d'urine depuis le vingt-trois, et la vessie est absolument vide.

Vésicatoires aux cuisses, encore un sinapisme sur les lombes, et les autres moyens autant que possible. Mort le vingt-six à trois heures du matin.

Ce cas, que je regardai comme mortel dès

le commencement, eu égard à l'extrême intensité des symptômes, fut également considéré comme tel par M. le docteur Trabue lorsqu'il visita le malade avec moi. Dès le second jour la suppression des urines eut lieu, et aucun moyen ne put parvenir à la faire cesser. Des moxas sur les lombes, ou au moins des ventouses, ainsi que M. Larrey le recommande, n'auraient-ils pas été plus efficaces?

Quoi qu'il en soit, j'ai l'intime conviction que rien ne pouvait sauver cet infortuné jeune homme, qui se trouvait dans une de ces circonstances malheureuses, et trop fréquentes dans la fièvre jaune, où les forces vitales sont tellement altérées dès l'invasion, que la médecine est impuissante pour prévenir leur entier anéantissement.

Je pourrais donner plusieurs autres observations tirées soit de ma pratique soit de celle de mes confrères, et dont quelques cas de guérison font partie; mais outre que je ne ferais que répéter, en les décrivant, ce que beaucoup d'auteurs véridiques et de bons observateurs ont déjà dit avec tous les détails conve-

nables (1), et que celles que je viens de décrire semblent fournir suffisamment la preuve de l'analogie de la fièvre jaune en 1822, avec les épidémies précédentes, le défaut d'autopsies cadavériques, presque toujours impossibles ici dans la pratique civile, les rend tellement incomplètes, que j'ai cru devoir m'en tenir à ces trois principales.

Je vais maintenant présenter à mes lecteurs le résultat des ouvertures de cadavres qu'il m'a été possible de faire à l'hôpital de la Charité, conjointement avec MM. les docteurs Martin, alors médecin de cet hospice, et Dupuy, dont le zèle pour l'avancement de notre art ne s'est jamais ralenti un seul instant.

OUVERTURES DE CADAVRES.

Première ouverture.

Le neuf septembre : un homme âgé d'environ trente-six ans, mort le cinquième jour,

---

(1) *Voyez* à cet égard les ouvrages de MM. Devèze,

sans vomissemens noirs. Habitude extérieure du corps robuste, de couleur jaune foneé.

Colonne vertébrale : épanehement eonsidérable de sang noir dans l'intérieur et les muscles environnans; eouleur rosée des membranes du raehis et de la superficie du névrilême, qui me semble constituer une inflammation manifeste de ces parties, opinion que ne partagent pas mes honorables collègues les doeteurs Martin et Dupuy, et que je soumets à la déeision des pathologistes.

Poitrine : rien de particulier, les poumons semblent retirés sur eux-mêmes.

Abdomen : foie et rate très-volumineux; ee dernier organe de eouleur d'ardoise, gorgé de sang; estomac présentant des traees manifestes d'inflammation, et contenant une médiocre quantité de matière noirâtre semblable à celle qui est rendue d'ordinaire par le vomissement; reins dans l'état naturel;

Dalmas et Gilbert, les Rapports de la Société Médicale de la Nouvelle-Orléans pour les épidémies de 1817 et 1819, etc.

vessie contenant un liquide analogue à l'infusion de café.

Seconde ouverture.

Le neuf septembre : un homme âgé d'environ trente ans, d'une constitution vigoureuse, mort le cinquième jour, avec des vomissemens noirs mêlés de sang.

Colonne vertébrale : la plus frappante analogie avec celle du premier sujet.

Abdomen : estomac très-enflammé, tapissé d'une couche épaisse et abondante de la matière du vomissement; intestins enflammés dans beaucoup d'endroits; vessie contenant une urine claire; rien autre chose de particulier.

Troisième ouverture.

Le onze septembre: un Allemand âgé d'environ quarante ans, athlétique, mort le cinquième jour, avec vomissemens noirs.

Colonne vertébrale : traces très-manifestes d'inflammation, principalement vers les dernières vertèbres dorsales où la couleur rouge des membranes est très-marquée ; épanche-

ment considérable de sang noir dans l'intérieur et s muscles lombo-saerés.

Nous n'avons pu explorer le reste du cadavre.

Quatrième ouverture.

Le quatorze septembre : un homme âgé d'environ quarante ans; on ne peut préeiser à quel jour de l'invasion il est mort.

Colonne vertébrale : les membranes sont légèrement rosées; épanchement de sang moins considérable que chez les précédens.

Poitrine : poumons sains, cœur contenant du sang grumeleux dans le ventricule droit, et deux corps jaunes fibrineux.

Abdomen : estomac très-enflammé vers l'orifice cardiaque, beaucoup moins vers le pylore.

Aspect extérieur des intestins noirâtre, ainsi que l'épiploon; foie altéré; vessie intacte.

Cinquième ouverture.

Le quatorze septembre au soir : un homme âgé d'environ trente ans, mort le matin,

au troisième jour de la maladie, avec selles et vomissemens noirs; la figure de couleur bleue, et tout le corps comme ecchymosé.

Colonne vertébrale : très-analogue à celle du troisième sujet.

Abdomen : estomac contenant de la matière noire du vomissement, très-enflammé, de même que l'épiploon. Rien autre chose de particulier.

Sixième ouverture.

Le dix-neuf septembre : un homme, âgé d'environ vingt-six ans, mort le quatrième jour, en rendant du sang noir par la bouche et les narines, et ayant, ainsi que le précédent, la figure de couleur bleue.

Colonne vertébrale : La plus frappante analogie avec celle du troisième sujet.

Poitrine : Poumons très-enflammés.

Abdomen : Inflammation considérable de l'estomac et de l'épiploon. Rien autre chose de particulier.

Septième ouverture.

Le vingt-deux septembre : un jeune Anglais très-robuste, mort le second jour comme

suffoqué, et ayant, ainsi que les deux précédens, la figure de couleur bleue.

Colonne vertébrale : présentant des traces manifestes d'inflammation, et un épanchement sanguin considérable.

Abdomen : épiploon très-enflammé; intérieur de l'estomac un peu moins enflammé que d'ordinaire.

Huitième ouverture.

Le vingt-sept septembre : un homme, âgé d'environ quarante ans, mort le cinquième jour.

Colonne vertébrale : comme celle du sujet précédent.

Neuvième ouverture.

Également le vingt-sept septembre : un homme, âgé d'environ trente ans, athlétique, mort le second jour, avec la figure de couleur bleue.

Colonne vertébrale : les membranes très-rouges, avec un épanchement sanguin considérable.

Poitrine : adhérences anciennes du poumon droit, cœur très-distendu.

Abdomen : estomac fortement enflammé, de même que le canal intestinal et l'épiploon.

Dixième ouverture.

Le quinze octobre; un homme, âgé d'environ trente-cinq ans, mort le quatrième jour avec des vomissemens noirs.

Cerveau : gorgé de sang, principalement les ventricules et les plexus choroïdes; épanchement considérable de sang noir, s'étendant dans le prolongement rachidien; ce qui me fait présumer que l'état du cerveau est toujours analogue à celui de la colonne vertébrale.

Abdomen : estomac contenant la matière noire du vomissement, plus enflammé vers le cardia qu'inférieurement.

Tel est le résultat des ouvertures de cadavres qu'il m'a été possible de faire à l'hôpital pendant l'épidémie de 1822, conjointement avec les docteurs Martin et Dupuy, comme je l'ai dit plus haut. On y voit que nous nous sommes plus particulièrement attachés à constater l'état de la colonne vertébrale, malgré les difficultés que présentait le travail nécessaire pour y parvenir, parce

que c'est la partie le plus rarement observée, et de laquelle les médecins demandaient surtout qu'on s'occupât dans ces derniers temps. D'après nos observations, je me crois fondé à conclure que dans la Fièvre Jaune il existe toujours une inflammation, ou au moins une forte irritation dans cette partie et dans le cerveau; mais que cette irritation ou inflammation ne peut que rarement être considérée comme cause constituante de la maladie, laquelle n'a pas plus son siége primitif dans la moelle allongée et le cerveau que dans l'estomac.

Ainsi que je l'ai déjà plusieurs fois répété, l'ouverture des cadavres nous a montré constamment l'inflammation de l'estomac plus ou moins prononcée; elle existait également dans toutes celles que j'ai eu occasion de faire les années précédentes, et qui sont en assez grand nombre; de sorte que je suis convaincu que c'est une des lésions caractéristiques de la Fièvre Jaune, et qu'il y a exception à la règle générale, dans les circonstances, que je crois très-rares, où cette inflammation n'existe pas.

On s'aperçoit aussi, en lisant la descrip-

tion de ces ouvertures, qu'il semblerait que souvent l'inspection d'organes intéressans a été négligée; mais lorsqu'il n'en est pas parlé, c'est parce que, ou ils ne présentaient rien de particulier, ou cette inspection a été impraticable, soit par la putréfaction déjà avancée des cadavres, soit par tout autre motif qui n'a pu dépendre de notre volonté.

Des détails circonstanciés sur les accidens éprouvés par les sujets dont nous avons fait l'ouverture, eussent rendu mon travail beaucoup plus intéressant sous divers rapports; mais nous n'avons pu recueillir que très-peu de renseignemens positifs à cet égard, et je n'ai voulu noter que ceux dont j'avais la certitude.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 20, ligne 5 de la note ; au lieu de *Mitchell*, lisez : *Mitchill.*

Page 59, ligne 3 de la note ; au lieu de *Lypirienne,* lisez : *Lipyrienne.*

Page 65, ligne 1 de la note ; au lieu de *1822*, lisez *1820.*

Page 70, ligne 25 de la note ; au lieu de *Prouens*, lisez : *Provens.*

Page 76, note ; au lieu de *mes*, lisez : *nos.*

